

Le Samedi

VOL. IV — NO. 13

MONTREAL, 3 SEPTEMBRE 1892

PAR ANNEE, \$2.50
LE NUMERO 5 CTS.

LE CALENDRIER DU *SAMEDI*



SEPTEMBRE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &
CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 3 SEPTEMBRE 1892.



L'homme qui a un défaut de langue ne peut jamais bien parler de son prochain.

Les chiens n'ont l'air aussi intelligents que parce qu'ils ont le soin de ne pas parler.

Celui qui jette des pelures de bananes sur le trottoir, devrait être appelé bananarchiste.

L'on demande comment les nouvelles transmises sous l'eau salée peuvent arriver si fraîches.

Il y a bien peu de déceptions dans la vie qui peuvent égaler celui d'un homme qui voudrait éternuer et qui ne peut pas.

La persistance est le chemin du succès. La seule exception à cette règle, c'est dans le cas d'une poule couvant un œuf de faïence.

Eloignez la tentation de la jeunesse, disait une grenouille, qui, voyant un jeune bambin prêt à lui lancer une pierre, disparut sous l'eau.

On dit que le son traverse une espace de sept cent milles à l'heure; cependant nous avons entendu, pendant une nuit entière, le miaulement d'un chat.

Un vieux juge, impatienté par le bavardage trop expansif d'un témoin, finit par lui dire: Pour l'amour du ciel, taisez vous et donnez vos réponses plus clairement."

Pour faire une petite chaussure d'enfants il faut quinze différentes machines; cependant un bébé ne prend guère plus d'une semaine pour les briser complètement à lui tout seul.

Tout de même, c'est un bien drôle d'animal que le renard! L'autre jour, un de mes chiens se mit à la poursuite de l'un d'eux, et lorsqu'au bout de trois heures, il l'eut rejoint, il reconnut qu'il s'agissait d'un chien rouge.

Dans les lignes de la taille seulement

I
Le costume il
y a 3,000 ans.II
Le costume actuel.

BIEN PLUS IMPORTANT

M. Farand, (saluant une jolie jeune fille).—Es-elle belle! Je crois qu'elle te ferait tourner la tête.

M. Ledude, (prétendant éconduit).—Peut-être, mais elle m'a bien fait tourner le cou.

MYSTÉRIEUX

Bingo, (qui n'est pas encore remis de sa cuite). Regarde donc, chérie, si le poteau du télégraphe est encore là.

Madame Bingo.—Mais oui, il y est encore.

Bingo.—C'est drôle; je croyais bien l'avoir emporté avec moi, hier soir.

EN PAYS INCONNU

I
Le nouveau clergyman.—Mon cher petit ami, savez-vous avec quoi vous jouez?II
Le gamin le plus incorrigible du village.—C'est de la boue; tiens, sens la, espèce d'yeux crevés.

MOTS D'ENFANTS

La mère (expliquant la carte géographique à sa petite Juliette).—Vois-tu, ici, ce sont les lacs, ici les rivières, et ces petits points noirs, les villes. Juliette (designant les lignes de latitude et de longitude).—Et cela, petite mère, ce sont les fils télégraphiques?

La dame (en visite).—D'après quelle personne as-tu été baptisé?

Alphonse.—Sais pas.

La dame.—Est-ce d'après ton père? comment s'appelle-t-il?

Alphonse.—Sais pas.

La dame.—Comment ta maman t'appelle-t-il?

Alphonse (vivement).—Grand singe!

La mort d'un dompteur de lions



Madame.—Comme c'est terrible cette mort du dompteur! Les lions n'en ont pas laissé un petit morceau.

Marie.—Si ce n'est pas triste, quand les hommes sont si rares!

LA MANIÈRE DE TUER LE TEMPS

Premier tramp.—Que fais-tu maintenant?

Second tramp.—Moi, je cherche de l'ouvrage.

Premier tramp.—De l'ouvrage! Tu ne m'as jamais dit que tu voulais travailler!

Second tramp.—Je cherche où il y a l'ouvrage, pour ne pas passer par là.

NE PAS CONFONDRE

La dame.—Ainsi, vous avez quitté votre place parce que vous avez eu des gros mots avec votre maîtresse?

La domestique.—Des gros mots, non, pas exactement des gros mots; je lui ai simplement parlé comme ferait une dame à une autre dame.

AUSSI SAVANT QUE L'AUTRE

Fernand, 8 ans, (dans une galerie de peinture).—Tiens, regarde le portrait de Christophe Colomb.

Lucien, 7 ans.—C'est vrai; il est très ressemblant.

PAS TOUS PAREILS

Crèvefait lit sur un petit morceau de papier trouvé par terre, ces mots: "Ce que vous mangez vous fatigue-t-il?"

—Non, se dit-il; pas autant que ce que je ne mange pas.

EST PRIS QUI CROIT PRENDRE

Le marchand.—Je suis fort peiné, nous ne vendons pas de boissons spiritueuses. Mais si vous achetez pour cinq sous de biscuits, nous donnons un petit verre gratuitement.

Le tramp (après avoir bu son verre).—Vous pouvez garder vos biscuits; je peux en avoir plus que cela pour un centin ailleurs.

PARTOUT LE PROGRÈS

On vient de découvrir à la frontière franco-belge un nouveau "truc" de fraudeur des plus ingénieux.

On sait que les pigeons-voyageurs sont transportés dans des paniers plats et longs ; en regardant dans un panier, un douanier remarqua plusieurs de ces volatiles qui dansaient et sautaient d'une manière uniforme.

Ayant conçu des soupçons, l'employé ouvrit le panier ; aussitôt plusieurs pigeons prirent leur vol, les autres ne purent en faire autant, par la simple raison qu'ils étaient empaillés.

Avec une ingéniosité qui fait vraiment honneur à leur imagination, les fraudeurs avaient monté ces oiseaux sur des ressorts à boudin, pour que les secousses de la route leur donnent l'apparence d'être vivants.

Le douanier, mis en éveil, s'empressa d'ouvrir un des pigeons empaillés. Dès qu'il eût fendu la peau, des paquets de dentelles s'en échappèrent. Il y avait là du point de Bruxelles, de Malines, pour une valeur considérable.

Inutile d'ajouter qu'à l'avenir, les pigeons seront l'objet d'une surveillance spéciale de la part des douaniers.

MŒURS DE BOHÈMES

(Pour le SAMEDI)

A Mr A. Gros, Rédacteur en chef du journal l'Étudiant.

A vous, Monsieur et honoré confrère, qui croyez encore à la "Sainte Bohême," je dédie cette édifiante et véridique histoire.

A la grande stupéfaction de ses voisins du Café Latin qui l'avaient toujours vu, avec une admiration jamais lassée, "siffler" d'un seul trait "doubles," "demis" et même "litres" de bière, Chembarre, le Bohême bien connu du quartier, "sirotait" parcimonieusement son bock—comme un bourgeois !

C'est que ce bock était le dernier qu'on eût consenti à lui servir à crédit au Café Latin, du moment que son "compte" atteignit six francs en deux jours. La situation était grave ! S'il perdait son crédit au Café Latin, il n'en retrouverait jamais aucun chez les autres cafés du quartier, tous plus

UN HOMME IRRÉSISTIBLE



Adèle.—Tiens, voilà mademoiselle Hélène, proclamée la beauté de la saison.
Le papa.—Ta mère était justement comme elle, lorsqu'elle est tombée en amour avec moi.

RÉFLEXIONS SOUTERRAINES



Le creuseurs de puits qui ne sait pas que Pat y est descendu.—C'est curieux, il était plus profond que cela, hier.

Pat.—Hoïhoï ! Eh ! l'ami ! Il y a assez de ma femme pour me creuser la cervelle ; ne te mets pas de son bord.

ou moins exploités précédemment par lui. Mais alors !... il lui faudrait donc renoncer aux innombrables bocks, aux multiples apéritifs que réclamait impérieusement chaque jour son estomac alcoolisé. Et cela pour une misérable dette de six francs ! Et dire qu'il ne lui restait plus un seul ami... qu'il pût encore "taper" de cent sous ! Et c'est ainsi que songeait douloureusement le Bohême, sirotant parcimonieusement son bock—comme un bourgeois...

Tout à coup, une observation vint le distraire de ses tristes pensées : il venait de remarquer à une table voisine un grand Potache qui considérait avec une admiration dissimulée son accoutrement bizarre de Bohême, son "Buffalo" vainqueur, sa crinière léonine, sa cravate impossible et son veston (combien ample !) de Rapin.

Dès que le Bohême se fut bien rendu compte de l'admiration qu'il excitait chez le grand Potache, il se sentit sauvé, et, gracieusement, entamant la conversation : "Pardou, Monsieur, n'êtes vous pas un habitué de ce Café ?" — "Mais oui, Monsieur, répondit rougissant d'émotion et de plaisir le Potache tout fier d'avoir été remarqué par "le Grand Homme." — "Mais alors, reprit le Bohême, pourquoi ne venez vous donc jamais ici aux concerts du soir ? aujourd'hui, par exemple ?... je vous y garderai une place, à ma table, si vous voulez..." — "Mais, comment donc, trop aimable !... protesta, confondu de tant d'honneur, le pauvre Potache.

Le soir, quand le Potache (l'esprit alourdi par la veille et les consommations inusitées) appela le garçon pour régler la dépense commune, on lui compta près de huit francs ! "C'est curieux, se dit-il : faut-il que la conversation de ce garçon-là soit intéressante et absorbante !... je ne me rappelle plus, du tout, avoir commandé tant de consommations, et de si chères..."

...C'est que, ainsi, le "compte" du Bohême était intégralement "régulé" !

JULES BONGRAND.

Correspondant parisien du SAMEDI.

PEU DE CHANGEMENTS DANS LES LIVRES MÉTÉOROLOGIQUES DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE

Extrait du dernier rapport avant le déluge :
"Vent Est et Ouest. Température plus élevée. Temps beau. Sec avec averses locales."

FEMME PRATIQUE

Madame Pasfacile.—Je viens encore de renvoyer ma servante.

Madame Tranquille.—On dirait que vous changez tous les mois.

Madame Pasfacile.—Oui, ma chère.

Madame Tranquille.—Ça doit vous ennuyer ?

Madame Pasfacile.—Un peu, mais d'un autre côté je connais l'histoire de tout le monde dans la ville.

PRÉSENCE D'ESPRIT

Le vieux voyageur. (sujet à exagérer).—Une fois, un de mes amis et moi, nous traversions la Méditerranée, lorsque nous aperçûmes une île toute rouge de homards.

L'ami.—Les homards ne sont pas rouges avant qu'on ne les fasse bouillir.

Le vieux voyageur, (ne perdant pas son sang-froid).—Je sais bien, mais il y avait un volcan sur l'île et des sources d'eau bouillante.

UN COMPLIMENT EN ATTIRE UN AUTRE

M. Trophier.—C'est malheureux, réellement, que vous ne soyiez pas une vraie dame, car je vous épouserais.

Mlle Finemouche.—Bien aimable ; mais si j'étais une vraie dame, j'aimerais peut être à épouser un vrai monsieur.

PAS POUR SE FAIRE JOUER D'AVANTAGE

Agent d'assurance.—Je viens vous trouver monsieur, pour votre police d'assurance qui expire aujourd'hui ; je suppose que vous êtes pour la renouveler.

M. Sanslesou.—Me prenez-vous pour un fou ? Voilà dix ans que je suis assuré, et rien ne m'est jamais arrivé ; je crois que je vais essayer une autre compagnie.

TAS D'IGNORANTS

Marie.—Mais qu'est-ce qu'a ton petit chien ?

Lucette.—Dis moi donc ! Je l'ai donné à la blanchisseuse pour qu'elle le lave, et elle l'a emporté.

UNE DIFFÉRENCE



Lui, qui a tout un habit pour la circonstance.—Je crois que nous sommes en veine ce soir. Tout le monde nous regarde.

Elle.—C'est peut-être l'étiquette que vous portez qui en est la cause.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

Dans la rue :

Une très grosse dame, hélant un fiacre :

--Pstt! Cocher!

Le cocher :

--Je n'opère pas les déménagements!...

A la Cour d'assises :

--Accusé, reconnaissez-vous enfin que vous êtes coupable?

--Non, pas du tout.

--Comment, voilà quatre témoins qui vous ont vu!

--La belle affaire! J'en pourrais citer des millions qui ne m'ont pas vu!...

Péroraison d'un discours d'un brave homme d'oncle à son brigand de neveu :

"Enfin, Monsieur, au lieu de faire de belles promesses que vous ne tenez jamais, il vous siedrait mieux de n'en pas faire... et de les tenir."

Le petit Z... vient d'entrer, en qualité de caissier, dans une grande maison de banque.

--Es-tu content de ta nouvelle situation? Combien gagnes-tu? lui demande un ami.

--Peuh! pour le moment, je ne gagne que trois cents francs par mois.

--Et plus tard?

--Plus tard! je ferai comme les autres... Je gagnerai... la Belgique.

Petite correspondance.

--A qui écris-tu donc, Emile?

--Hé, mon cher, à Jules, pour l'avertir que je suis occupé.

--Et tu te sers d'une carte postale?

--Oui, je deviens économe.

--Mais tout le monde va pouvoir lire?

--Oh! je la mettrai sous enveloppe.

Bob à sa première leçon de géographie :

--Qu'est-ce que c'est que cela? lui demande le professeur en pliant son doigt sur la carte.

--Ça, répond Bob, c'est un ongle sale.

Un chauve, qui a des pieds énormes est en train de se faire cirer.

Et comme il trouve que l'on ne va pas assez vite :

--Ah! dame, lui dit le dérotteur, vous devez savoir qu'il faut plus de temps pour vous cirer que pour vous couper les cheveux!

Madame à Joséphine :

--Voyons, Joséphine, je ne vous comprends pas, ma fille! Comment avez-vous pu permettre au boucher de vous donner un morceau de bœuf semblable? Ce ne sont que des os!

--C'est bien ce que j'ai dit au boucher, Madame, et j'ai même ajouté que si c'était pour moi, je ne l'accepterais fichtre pas!

La politique du ménage Pipelet :

Monsieur, lisant. -- On a des nouvelles inquiétantes sur les affaires du Bosphore... Bosphore? Bosphore!...*Madame*. -- Encore quelque impôt sur les allumettes!

Au marché des chevaux.

Un quidam marchande une jument pelée et maigre comme une bête de l'Apocalypse.

--Combien la vendez-vous? demande-t-il au maquignon.

--Cent écus.

--Cent écus! Mais elle est borgne! proteste le client.

Alors, le maquignon, du ton le plus naturel du monde :

Elle n'en est que plus intéressante.

D'UNE BONNE FORCE

*Delle Henriette*. -- Merci, je vous remets vos conserves Gibraltar.*Monsieur Georges*. -- Gibraltar! Je ne les ai jamais entendu nommer ainsi.*Delle Henriette*. -- Oui; elles sont imprenables.

--Comment! Chaumontel veut épouser Madeleine V...?

--Certainement.

--Mais elle est affreuse.

--Elle a pourtant un joli pied.

--Alors, pourquoi demande-t-il sa main?

Dans le monde, -- au buffet.

--Dites donc, mon cher, est-ce qu'on dit un sandwich, ou une sandwichie?

--Ma foi! je n'en sais rien. Ça m'est d'ailleurs égal, parce que je dis toujours: "Donnez-moi trois sandwiches!"

Berthe casse sa poupée: on l'envoie en réparation chez le marchand.

La petite, quelques jours après, va la chercher elle-même, et comme on ne la trouve pas :

--Elle s'appelle Marguerite, dit-elle, pour compléter le signalement.

Un avocat a défendu et fait acquitter par la police correctionnelle un individu accusé d'avoir volé une paire de lunettes en or. Arrive le moment délicat des honoraires.

--Ma foi, mon défenseur, dit l'acquitte, je suis un pauvre diable, je n'ai pas le sou, mais si vous voulez les lunettes, les voilà!...

Un garçon de café "sans place" se présente dans un bureau de placement.

--Quel genre d'établissement désirez-vous?

--Un établissement où on reçoive des anarchistes.

On demandait à un médecin octogénaire, qui jouissait de la meilleure santé, comment il faisait pour se porter si bien :

--Je vis de mes remèdes, répondit-il, mais je n'en prends pas.

Cour d'assises.

Le président, au témoin. -- Racontez-nous l'origine de la querelle.

Le témoin. -- L'accusé ici présent nous a assaillis d'invectives grossières: Tas de mulles! tas de malappris!

Le président, avec bonté. -- Tournez-vous du côté de MM. les jurés, s'il vous plaît.

Un gardien de la paix arrête un chanteur ambulancier dans la rue.

--Accompagnez-moi, fait-il rudement.

--Volontiers, répond le mendiant en accordant sa guitare, qu'est-ce que nous chantons?

En famille on parle de longévité :

--Dans notre famille, dit la belle-maman, on vit très vieux. Ainsi, mon père, qui était pharmacien, est mort centenaire.

Le gendre, d'un ton de reproche.

--Ah! vous ne m'aviez pas prévenu!

PRATIQUE

*Alice*. -- Et c'est vrai que Lucie s'est enfuie avec le cocher? Qu'est-ce que le père a fait?*Ida*. -- Il a publié une annonce demandant un autre cocher pour sa seconde fille.

NE RÉVEILLEZ PAS LE CHIEN QUI DORT



I

Le ricil oncle en gognette.—
Chustement : pour mon nheveu
(hic) : je l'haïte, che chien.



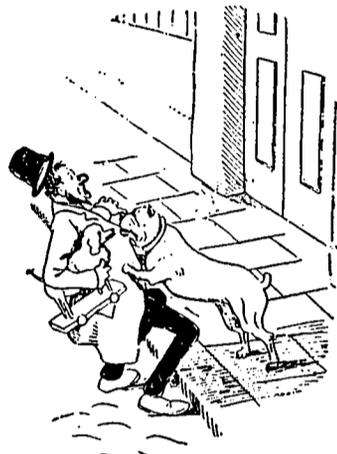
II

—Hi-tiddl-ti-hi-tich.



III

—Souque ! Mon petit Charlo :
mord-le.



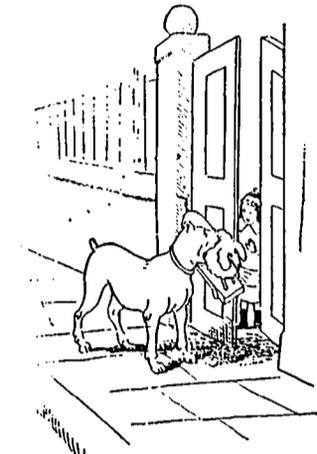
IV

Un jeu qui se fait à deux.



V

Armistice.



VI

Au vainqueur les dépouilles.

UN MONSIEUR QUI NE VEUT PLUS FUMER

MONOLOGUE

LE MONSIEUR

(Il regarde le public d'un air irrité et commence sur un ton furieux) :

Je ne veux plus fumer, — c'est chose décidée
Si fumer n'a plus rien qui puisse me charmer,
Ce n'est pas votre affaire. Enfin c'est mon idée,
Je ne veux plus fumer, je ne veux plus fumer.

D'abord, rien n'est mauvais comme la nicotine,
Et puis, cela déplaît très fort à Valentine,
De me voir tous les jours me promener avec
Un londrès monstrueux et ridicule au bec...

Le londrès, passe encor... Mais c'est la cigarette
Qui vous fait mal ; ça vous décompose le sang,
Ça creuse le poumon, et ça mine en cachette,
Le pancréas, le foie... et le cœur en passant.

L'appétit disparaît, la langue se dessèche
Dans le palais. La peau devient brillante et sèche,
Et le pouls inégal... Grave avertissement !
Mais on fume toujours, toujours, jusqu'au moment

Où... — Tenez, je connais un artiste, un trombone ;
(Il en jona jadis au bal Valentino...)
Eh ! bien, voilà deux mois qu'il est mort... à Narbonne
Et Dieu sait quel gaillard c'était... Un vrai tonneau !

Un beau jour, en lisant un livre humanitaire
Il a glissé sans bruit de son fauteuil à terre,
Foudroyé par l'abus du tabac.
Depuis quatre-vingts ans il fumait, lorsque... Crac!!!

Horrible !!! n'est-ce pas ? (Changeant de ton).
J'avais cinq ans tout juste,
J'étais blond, très joli ; quant à mon petit nom
Il était ravissant... il l'est toujours ; Auguste !
Pomponné, dorloté, bourré comme un canon

Des bonbons les plus fins, adoré de ma mère,
J'étais triste et trouvais déjà la vie amère,
Car j'étais possédé d'un désir insensé,
Et j'aurais tout donné pour le voir exaucé.

Le soir lorsqu'enfoui dans sa robe de chambre,
Mon père, après avoir dîné, tirait du fond
De son étui sa pipe en bruyère à bout d'ambre,
Et l'allumant, lançait la fumée au plafond.

J'enviais son bonheur, regardant les bouffées,
Aux tons bleus, s'allonger comme robes de fées,
Et la nuit je rêvais qu'un ange gracieux,
M'apportait du tabac récolté dans les cieux.

Je devins sombre et pris tous mes jonjoux en grippe,
Je me mis à maigrir sans rime ni raison,
Dorénavant, je n'eus qu'un but, chiper la pipe !
Un dimanche où j'étais tout seul à la maison,

J'accomplis mon projet — D'une main qui se glace
D'épouvante. — Je prends l'objet et... je le casse,
Seul, le fourneau bruni me reste entre les doigts !!!
Plus effrayé qu'un lièvre ou qu'un cerf aux abois.

Je me sauve au grenier, où grelottant la fièvre,
J'embrasse en frémissant le débris culotté,

Son parfum me rend fou, je le porte — ma fièvre
Et le hume avec rage, ivresse et volupté.

Bientôt, quel souvenir cruel et lamentable !
Autour de moi tout tourne. Un hoquet formidable
Vient troubler mes plaisirs. Je sens un mal vainqueur,
Envahir méchamment les replis de mon cœur.

Je descends quatre à quatre au salon et je gagne
Un canapé bleu clair sur lequel, ô douleur !
(Tel qu'un oiseau blessé s'abat dans la campagne,)
Je m'abats... Nous changeons tous les deux de couleur.

Justement mes parents rentraient. Alors, sans frime,
J'avoue en sanglotant la grandeur de mon crime.
On me met dans mon lit — Pleine de charité
Ma famille m'absout et m'abreuve de thé.

Ce que je fus malade est inimaginable,
Aussi je fis serment, si j'en sortais vivant
De ne jamais fumer... Parjure abominable,
Serment d'ivrogne ! Autant en emporte le vent !

A partir d'aujourd'hui cependant je m'obstine ;
Je ne veux plus fumer. — Pour plaire à Valentine
Que ne ferais-je pas ? —

(Il tire machinalement un paquet de cigarettes de la
pochette de son habit.)

C'est au Pecq, un matin,
Qu'en la voyant, au cœur je me sentis atteint,

C'était en mai, les fleurs sentaient bon. — Des ramures,
S'échappait le concert annuel du printemps.
Et tout en me grisant de ces vagues murmures,
Je regardais passer les couples de vingt ans.

(Il prend une cigarette et remet le paquet dans sa
pochette.)

Soudain je l'aperçus au détour d'une allée.
Elle venait à moi, tourterelle isolée,
Son instinct la guidant seul vers son compagnon,
Des cheveux pleins d'esprit, fuyant de son chignon.

(Il prend dans le gousset de son gilet une boîte d'allu-
mets-bougies.)

Je vole à son côté ; suppliant, mais superbe,
Je lui peins mon amour... Les deux genoux dans
La pauvreté interdite, avec timidité, l'Herbe.
Me répond.

(Il va pour allumer sa cigarette. En apercevant la
flamme il s'écrie) :

« Triple sot !

Crétin ! âne bête !

(Il jette sa cigarette avec fureur et dit au public.)

Et vous qui me voyez prendre une cigarette,
Vous m'écoutez béants, sans le moindre remord
Vous ne me criez pas : « Arrête, Auguste, arrête ! »
Vous ne m'aimez donc plus ? — Vous voulez donc ma
[mort ?

(Avec des larmes dans la voix.)

Après tout vous avez raison. — L'en vous importe,
Qu'à mon dernier logis un corbillard m'emporte...
Bonreau !!! Adieu ! Je vais quelque part m'enfermer,
Sans papier, sans tabac... Je ne veux plus fumer.

(Il sort en sanglotant.)

LUCIEN CRESSONNOIS.

PAS EN VEINE



I

Lui. — Bonsoir, ma chère Adèle, il faut bien
que je m'arrache d'ici, j'entends le dernier om-
nibus qui arrive



II

— Dans la rue, à la pluie, en face de
l'ambulance. — Voilà ma chance !

THÉÂTRE-ROYAL

"JERRY THE TRAMP"



M. Jack Summers qui tient le rôle de "Jerry" cette semaine au Théâtre-Royal, prouve qu'il est grand acteur. La pièce est une des plus difficiles comme exécution qui aient été jouées sur la scène canadienne. C'est un mélodrame pathétique dont les situations sont dessinées sur le vif d'événements tragiques. Jack Summers est maître de son rôle et possède son art à fond.

La représentation exige peu de mise en scène. La pièce n'est pas à effets scéniques. C'est une peinture vraie de la vie. Le noble dévouement de "Jerry" le tramp qui sacrifie sa liberté et son honneur au bonheur de sa fille "Nana Leigh" rôle admirablement tenu par Mlle Rato Toncray, a vivement impressionné.

La troupe s'acquitte à merveille de la tâche qui lui est imposée. Le mélodrame, débarrassé de tout accessoire comme l'est la pièce à l'affiche du Royal, pour être acceptable et réussir devant un auditoire aimant la variété, demande une intelligence parfaite des rôles et une impressionnabilité extraordinaire qui produise chez l'acteur la conscience des situations.

Sous tous ces rapports, J. W. Summers et sa troupe ont beaucoup gagné à se faire connaître de notre public amateur.

LA BOITE AUX LETTRES DU SAMEDI

UN PEU DE TOUT

L'autre jour on parlait d'Alfred de Musset dans un bureau de journal.

—Ce nom de grand poète, dit notre confrère G..., me rappelle toujours trois de mes meilleurs amis.

—?...

—C'est bien simple. Le premier m'a offert les œuvres complètes de Musset. Le second a eu la gracieuseté de me les faire relier luxueusement.

—Et le troisième?...

—Le troisième me les a empruntées et je ne les ai jamais revues.

* *

La trop grande envie de parler est un signe de folie.

* *

Une dévote avait fait une neuvaine à St-Ignace pour obtenir la guérison de son mari. Huit jours après il mourut.

—Que ce saint est bon, dit-elle, il accorde plus qu'on ne lui demande.

CÉRÉMONIE INCONNUE



Eraste Malblanchi recevant une avalanche de riz après le repas de noces. — Je voudrais connaître l'animal qui nous envoie par la tête le restant du pudding.

Une femme se confessait et s'accusait de se mettre du rouge.

Le confesseur demanda à quoi il était bon.

—A embellir mon visage.

—Mais cela vous rend-il plus belle?

—Du moins je le crois ainsi.

Le confesseur levant alors le rideau la regarda et lui dit :

—Allez madame, mettez, mettez encore du rouge, car vous êtes encore assez laide.

* *

Ces derniers jours, un *dude*, frisé, poudré, parfumé, étouffant dans son col, avait mené pour se marier, à l'église une coquette au teint luisant, à peinture fraîchement appliquée.

Le ministre ayant considéré un moment ce couple peinturluré, lui dit :

—Or ça, avant de prononcer le *Conjuncto*, avouez-moi, de crainte de *quiproquo*, qui de vous deux est l'épousée?...

* *

L'ESPRIT D'AUTREFOIS

Un chemiste, qui se ventait d'avoir trouvé le secret de faire de l'or, va demander une récompense à Léon X. Ce pape, le protecteur des arts, promet acquiescer à cette demande ; et le charlatan se flattait déjà de la plus grande fortune.

Lorsqu'il revint solliciter sa récompense Léon X lui donna une grande bourse vide en lui disant :

—Puisque tu sais faire de l'or, tu n'as besoin que de cette bourse pour le mettre dedans.

* *

Une maîtresse de maison gronde sa servante sur la maigreur du repas.

—Madame, le petit chat a mangé les deux livres de beurre que vous m'aviez donnés hier.

La dame pesa le chat. Il pesait une livre et demie?...

* *

Trois choses sont difficiles : Taire un secret, oublier une injure et bien employer son temps.

* *

Parmi les bêtes sauvages, la plus à craindre est le tyran ; parmi les domestiques, c'est le flatteur.

* *

L'avare ne possède pas son bien, c'est son bien qui le possède.

* *

Un homme qui s'était rendu coupable de détournements, se plaignait de ce qu'on l'appelait voleur.

—Vois-tu, dit son ami, nous sommes trop grossiers ici, nous appelons les choses par leur nom!...

BIBLIOPHILE.

* *

COQUILLE D'IMPRIMERIE—MATIÈRE MÉDICALE

A l'article *Dandelion*.—Les jeunes filles (*lisez feuilles*) se mangent en salade. *Les vieilles sont médicinales.*

Pour la *cuisinière*.—Une des meilleures soupes est celle qui se fait avec une longe de *veuve* (*lisez bœuf*).

CÉSAR.

DANS L'ESPRIT DE SON RÔLE

L'ami.—Je vois que le fameux acteur Doigtcrochu a joué dans votre théâtre.

Le propriétaire.—Oui.

L'ami.—Est-il bon acteur?

Le propriétaire.—Superbe.

L'ami.—Quel rôle jouait-il?

Le propriétaire.—Il remplissait un rôle de voleur, si bien, qu'il s'est enfui avec toutes les recettes.

RESTÉES JEUNES



—Sais-tu, Marie, que tu as si peu changé, que je retrouve encore tes traits de jeune fille!

—C'est comme pour toi ; tu es exactement comme lorsque tu allais à l'école.

PARC-ROYAL

Les propriétaires du Parc Royal ont bon droit d'être fiers de leur succès de dimanche. Jamais ascension en ballon n'a créé plus d'enthousiasme et n'a été mieux réussie. Le temps était magnifique et une brise légère soufflait juste assez pour faire flotter fièrement les couleurs françaises qui ornaient le parc en l'honneur de nos visiteurs distingués.

M. Stanley Spencer est bien l'aéronaute le plus habile, en même temps que le plus célèbre, qui soit jamais venu à Montréal. Dix minutes ont suffi à gonfler l'immense ballon, qui s'élevait bientôt majestueusement dans les airs, emportant l'aéronaute dans sa frêle nacelle, aux applaudissements de la foule qui pouvait suivre facilement ses moindres mouvements. Le ballon s'est élevé presque en droite ligne à une hauteur de plus de 9,000 pieds. Un vent contraire l'a alors empoigné et l'a fait dévier un peu. L'intention première de l'intépide aéronaute était de retomber dans le parc, mais le ballon dirigeable n'est pas encore inventé.

Rendu à une hauteur de plus de 9,000 pieds, M. Spencer a détaché son parachute et a commencé sa périlleuse descente. Jamais ceux qui ont pu contempler le beau spectacle qui s'est alors offert à leurs yeux, n'en perdront le souvenir. Avec la rapidité de l'éclair, M. Spencer est descendu quelques milliers de pieds, puis le parachute, aux couleurs variées, s'est ouvert tout grand et la descente se ralentit. Ballon et parachute tombèrent tous deux dans un champ voisin à quelques pas du Parc même.

Malgré les énormes attractions du jour et les milliers de personnes qui visitaient les frégates françaises, plus de dix mille spectateurs se sont rendus dimanche au parc.

Cette semaine, la nouvelle attraction sera Robb et Siegrist, et les DeGreaux. Les premiers sont deux acteurs accomplis qui savent amuser et faire pouffer de rire leur auditoire depuis le commencement à la fin ; aussi, les a-t-on applaudis à outrance.

Les DeGreaux reviennent au parc dans un nouvel acte, après une courte absence. Leur réception, dimanche soir, a été des plus chaleureuses. Leurs jeux sur l'échelle et les barres ne peuvent pas être surpassés, et sont pleins de grâces et fort émouvants. Le saut périlleux de la fin mérite d'être vu. Nul doute qu'il y aura foule au parc, tous les soirs de la semaine.

Dimanche prochain il y aura une nouvelle ascension, et monsieur Spencer dit qu'il viendra descendre dans le parc même.

UNE EXCEPTION

M. Bonenfant.—D'après les journaux, les personnes blondes font rage.

M. Biscuit/ait.—Je ne sais pas ; ma femme est une brunette, et je te prie de croire que la rage ne lui manque pas.

ZÈLE MOTIVÉ



La maman.—Viens travailler au jardin aujourd'hui ; je te permets de ne pas aller à l'école.

Juliette.—C'est que je ne veux pas la manquer, mon école !

La maman.—Allons donc, toi qui ne veux jamais y aller !

Juliette.—C'est différent : la maîtresse est malade cette semaine.

UNE MAIN

C'était dans l'omnibus, le soir, une main sur un manchon. C'est bien simple !

De la dame, assise vis-à-vis de moi, qu'ornait cette main, je ne vous dirai pas un mot. Je ne regardais point son visage, d'ailleurs caché par un Othello de voile noir absolu ! Et puis, il faisait froid : j'avais mon collet relevé, un foulard sur le nez et le chapeau rabattu sur les yeux ; et, dame ! mon rayon visuel tombait uniquement sur cette main et sur ce manchon, que la lueur absurde de la voiture éclairait en plein.

Parlons un peu de cette main ; nous examinerons ce manchon plus tard.

Si je dis : cette main, n'allez pas croire d'après cela que la dame fût manchotte. Non : la chère créature possédait le nombre ordinaire de ses membres délicats. Mais, tandis que sa main gauche, gantée, se fourrait dans le tunnel ouaté du manchon, l'autre main, nue (la dame venant de payer sa place, sans doute, et n'ayant pas remis son gant) reposait tranquillement sur le poil soyeux de sa fourrure.

C'était donc bien dans l'omnibus, le soir, une main sur un manchon

* * *

Point grasse, mais point maigre du tout, cette main charmante avait été moulée avec amour, là-haut, par un Phidias aux ailes blanches. Cet artiste céleste devait avoir obtenu une médaille d'or pour ce chef-d'œuvre, j'en suis sûr. Le jury divin, satisfait, l'avait dû comblé d'éloges.

Oh ! la belle petite main, frêle et nerveuse ! faite également pour souligner, par une douce pression, le mot : *Je t'aime*, et pour écarter brusquement les mains brutales, trop empressées, les mains masculines ! Les doigts étaient exquis d'un bout à l'autre. Point de nodosités aux jointures

des phalanges. Desbarolles dirait là-dessus des choses bien indiscreètes, mais bien curieuses. A la base des doigts se dessinait un petit ronlement voluptueux. Quelles courbes ravissantes affectaient sur la rotondité du manchon, à partir du poignet rond et blanc, cette main de duchesse ! Quelle souplesse ! Ai je dit qu'elle était blanche, mais de cette blancheur où l'on sent courir la vie et le sang jeune et pur ? Quelles veines bien fines, peu apparentes, Dieu merci ! glissaient à fleur de peau, blouâtres et coquettes. Oh ! la délicieuse petite main, sans nerf outrageusement tendus comme des chanterelles de violon ! Des ongles fins, polis, rosés comme des pétales de camélia blanc près de leur point d'attache, terminaient les doigts adorables de cette main, vue à la lueur absurde de l'omnibus, le soir, à moitié perdue dans la broussaille fauve d'un manchon de prix.

* * *

Et, regardant avec une certaine émotion d'homme et d'artiste cette jolie chose qui rappelait aussi héroïque petite main d'une chasseresse antique, appuyée victorieusement sur la dépouille d'un monstre dans les forêts grecques, je me disais :

—Voilà la main qu'il serait doux peut-être de demander ?

Oh ! tenir, retenir tendrement cette main effarouchée comme un oiseau, dans les siennes ! ou bien, doucement, doucement poser ses lèvres brûlantes sur ces doigts ravissants et frais ! quelle vie !

N'est-elle point faite, cette main loyale et pure, pour être tendue amicalement, le soir, au coin du feu, et pour affirmer l'amour de jeune fille qui reste muette et rougissante ?

Petite main parfumée, main de femme où la *menomé* de l'enfant n'est pas encore entièrement fondue, ô main désirée ! qu'il serait cruel, qu'il serait navrant, au moment d'un départ, de vous voir tenir le mouchoir des adieux, au bout de la jetée, dans un port de mer !

Comme vos contours divins resteraient longtemps dans la mémoire de l'absent ! Et quand passerait soudain dans le ciel bleu une mouette blanche, le voyageur, triste sur les flots vastes, croirait apercevoir encore comme un mouchoir lointain palpitant dans l'air.....

.....

—Conducteur !

—Voilà, madame.

Hélas ! le manchon, la main et la dame se lèvent. Mon rêve descend l'omnibus !

—Dois-je le poursuivre ? dois-je la suivre ?

Et, comme je me disposais à quitter la voiture à mon tour, je vis (de mes yeux !) la dame à la main charmante prendre le bras d'un monsieur descendu tout à coup de l'impériale.

Je retombai sur mon siège atterré.

Quel coup en plein cœur !

Adieu, pauvre poème si laborieusement échafaudé, le soir, dans l'omnibus, en regardant une main sur un manchon !

E. D'HERVILLY.

QUEEN'S THEATRE

La semaine d'ouverture au Queen's cette semaine présage beaucoup pour les propriétaires de ce charmant théâtre. En effet, il y avait salle comble. Une foule compacte tenait à entendre Mlle Jarbeau dans "Starlight." On peut placer "Starlight" à la tête de toutes nos comédies de nos jours. Comme actrice, Mlle Jarbeau est superbe et entraînante, et nous devons la féliciter dans son imitation de Mme Théo au second acte. C'était une chose difficile, et elle l'a exécutée à la grande satisfaction des auditeurs.

Ses chansons nègres sont insurpassables et sa danse espagnole a été très bien réussie.

Nous ne pouvons pas en dire autant du chant de M. Sellery qui n'a pas eu un succès.

Mlle Annie Martel mérite toutes nos félicitations. Mlle Lyllian Poole est une jeune fille tout à fait charmante et jolie à croquer.

En somme, c'est une très belle pièce que tous devraient entendre.

Ripans Tabules have come to stay.

PAS TOUT PERDU

Louis.—J'ai appris que ta maison avait passé au feu ; as-tu pu sauver quelque chose ?

Henri.—Oui, mon hypothèque.

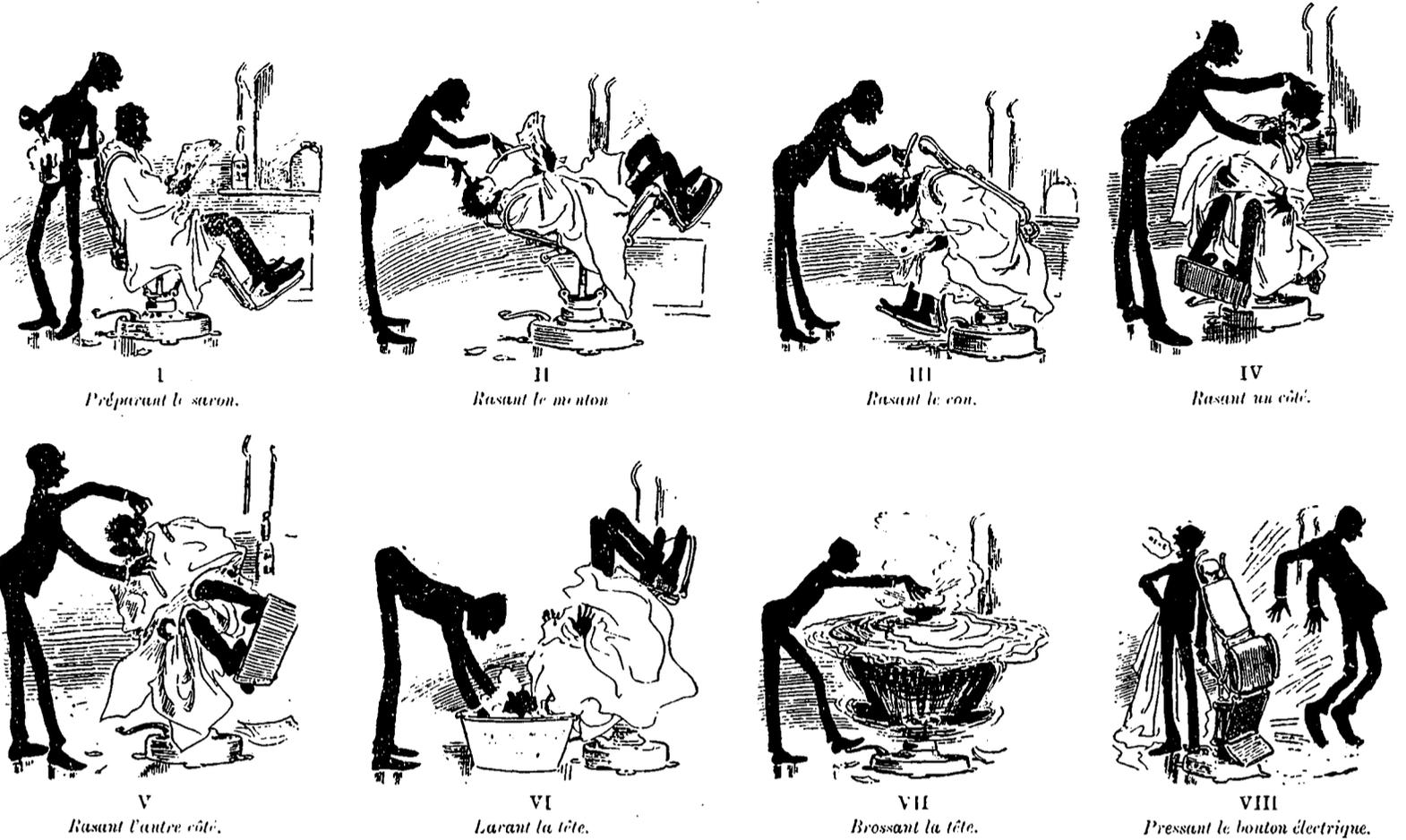
PETITE CONSOLATION



Hélène, refusant un offre de mariage.—C'est avec peine que je vous dis non. Je vous plains du fond de mon cœur.

Alphonse.—Oui, rien que du fond ; le dessus est tout pris, je suppose par le bel Alfred.

LES NOUVEAUX FAUTEUILS MÉCANIQUES POUR LA BARBÈ



MYSTIGO

(Pour le SAMEDI)

III

(Suite.)

Chacun alors voulut s'approcher et toucher la main du jeune héros ; on se bousculait, on se renversait pour arriver à lui, lorsqu'un homme de haute stature, s'ouvrant un passage à travers la cohue, enjamba d'un bond la pile de matelas et enleva dans ses bras herculéens le petit corps trappu de Mystigo, en s'écriant : Mille millions de gibernos, tu me fais honneur, toi ! Tu es bien digne de ton professeur de casse-cou ; tiens ! je n'ai jamais embrassé personne de ma vie mais toi, je vais t'embrasser et vivement ! Et ce disant, il serra le visage de Mystigo contre sa mâle figure de grognard, (vieux soldat). Mystigo qui avait la peau aussi délicate qu'une jeune fille, ne put s'empêcher de faire une petite grimace comme en font les enfants quand on les pique et se gratta légèrement. Le colosse éleva ensuite Mystigo à bout de bras au dessus de sa tête en disant à la foule enthousiaste : " Mon petit prodige, le héros de mes rêves ! J'ai toujours pensé termina-t-il en chantant :

Que ce cher petit mouchard
L'ait queq'chose tôt ou tard !

On rit et les bravos éclatèrent de nouveau. L'homme qui venait ainsi d'exalter Mystigo était un maréchal-des-logis de cuirassiers et était professeur de gymnastique au lycée. Mystigo voulut alors regagner son rang parmi les camarades, mais les spectateurs, admirant la bravoure de ce demi-nain et trouvant très original le contraste en cet être de ces deux extrêmes : la vaillance et l'exiguïté de la taille ne pouvaient assez le voir : elle le força donc à rester sur son piédestal improvisé, digne lit d'un héros, disait-elle. Tout ce qui pouvait marcher défila devant Mystigo en lui débitant les compliments les plus dithyrambiques. Huit heures sonnaient ! l'incendie étant enfin à peu près maîtrisé, le proviseur du lycée fit rentrer les élèves abandonnant Mystigo à la reconnaissance des citoyens de la ville. Il donna seulement l'ordre au commissaire de police de faire réintégrer le lycée à Mouton aussitôt que le public voudrait bien le laisser à lui-même. " Monsieur le proviseur, répondit le

fonctionnaire, votre digne élève est sous ma protection et c'est désormais mon ami, car il est la plus noble nature et le plus héroïque jeune homme que j'aie jamais connu." Lorsque Mystigo vit le défilé de ses camarades, il s'écria tout en se rhabillant et en argot, idiome qu'il affectionnait :

" Faut que je me tire des flûtes, que je me carapate, faut que je m'eshigne (il faut que je m'en aille). Voilà les camaros qui vont à la soupe ; moi, je ne serai pas à la piaume (maison) pour bouffer (manger) avec eux. Ah ! mais non, je n'ai pas envie de manquer le coup ; on serait dans le cas de m'envoyer ballader (m'amuser) au trou (au cachot) boulotter (manger) avec les rats. Zut ! n'en faut plus ; je ne casque pas (je ne me risque pas). "

Pendant ce monologue, Mystigo s'était rajusté ; il ajouta alors comme conclusion : et maintenant, l'ami Mystigo, vivement et du flanc (hâtons-nous) ! Les voisins rirent de ce burlesque langage et le commissaire dit à Mystigo : " Mon ami, soyez tranquille ; par permission de M. le proviseur, vous êtes notre hôte et vous soupez ce soir sur le champ de vos exploits ; tenez, voici qu'on met le couvert. Un garçon de l'hôtel du " Lion d'or ", voisin de là, apportait en effet, sur l'ordre de quelques généreux citoyens, un panier rempli de

plats froids mais succulents ; il étendit une nappe blanche sur une pile de matelas figurant une table, plaça une demi-douzaine de couverts, plusieurs bouteilles de vin et des verres, puis découpa dans les assiettes, de la galantine de perdreaux, et dans différentes autres, du pâté de foie gras de Strasbourg, du poulet à la Marengo, prépara salade et dessert, puis laissant sur la nappe le premier service, il replaça les autres en pile, en disant à la ronde : " Ces messieurs sont servis. " Trois importants citoyens, ainsi que le commissaire, s'approchèrent et dirent à Mystigo en ôtant leurs chapeaux : " Après une telle *balançoire*, sans calembourg, on doit avoir besoin de casser une croûte, n'est-ce pas, brave athlète ; eh bien ! jeune héros, veuillez prendre place " ; et sans façon, ces messieurs s'assirent à la ronde, les jambes croisées à la turque. Mystigo, tout étonné, fit comme eux, en disant un peu gauchement : " Ma foi, c'est pas le refus, merci messieurs. " Il fut moins timide ici qu'à la salle à manger de M. Japy. Mais tout à coup, il se leva : " Et l'enfant, l'enfant, dit-il ; ah ! j'oubliais, qu'est-ce que devient l'enfant ; pauvre mioche que j'ai voulu sauver et que j'ai laissé dégringoler. " — Ce n'est rien, dirent les messieurs qui banquettaient avec lui, un cordial l'a remis de suite ; on est allé le chercher dans la pharmacie d'à côté où sa mère évanouie avait été transportée. Voilà son couvert, il va souper avec nous. — Et la mère, dit Mystigo, est-elle mieux ? — La vue de son enfant a achevé de la rappeler à elle-même ; elle doit venir vous remercier ; on l'a seulement priée d'attendre que vous soyez restauré. — Brave femme, va, conclut Mystigo en piquant timidement un morceau avec sa fourchette.

Mystigo était, en effet, fort décontenancé par la foule qui le regardait manger avec plaisir, en disant : " Brave petit homme, héroïque petit bout ! il n'a pas volé ce qu'on lui paye. " En ce moment, l'enfant arriva, conduit par un sergent de ville, et brusquement, il jeta ses bras autour du cou de Mystigo, l'embrassa et lui dit d'une voix ravie : " Merci, monsieur, vous êtes bon vous, et maman va venir vous remercier aussi. " La brusque effusion de l'enfant, à laquelle Mystigo ne s'attendait pas du tout, le désarma de sa fourchette qui alla tomber à dix pas de là, et fit voler le morceau de viande qu'il découpait sur la tête d'un chien ; celui-ci lança d'abord un petit cri de surprise, mais s'apercevant de la bonne au-

VOEUX REMPLIS



I
— De tes yeux
Bleus
Laisse, mon adorée,
Boire la rosée.



II
Le papa, usant de sa
seringue.
— Eh ! bien, bel Andalou.
Bois en donc à ton goût

CONCOURS IMPARTIAL

baine qui lui arrivait, il happa le morceau avidement et le transporta dans un coin pour le dévorer, au grand amusement des badauds qui rirent de bon cœur de l'ouverture.

L'enfant confus de cette catastrophe, baissa la tête sans mot dire, mais Mystigo lui prit la main en souriant et lui dit : " Assieds-toi et mange, tu dois avoir faim, toi aussi ? " — Non, répondit l'enfant, je n'ai pas bien faim ; pour lors, il accepta seulement un morceau de nougat à Panamas. Le dîner qui n'était, comme on dit aujourd'hui, qu'un lunch, fut vivement expédié. Pour terminer dignement ce pique-nique original sur une place publique, les amphitryons décoiffèrent une fille de la " Veuve Cliquot ", et quand les coupes furent remplies de ce champagne, un d'entre eux, membre de la municipalité de la ville, se dressa et se tournant du côté des spectateurs, dit d'une voix forte : " A la santé de M. Jules César Mouton, le sauveur héroïque de cet enfant ! " — Oui, oui, qu'il vive longtemps, répondit la foule avec ardeur. Le commissaire de police s'absenta alors un instant et revint bientôt avec une jeune femme. Lui désignant Mystigo, il lui dit : " Voilà, madame, le sauveur de votre fils ; et je déclare ici publiquement, avec la conviction d'être approuvé par tous, qu'il n'y a pas, dans toute la ville, un seul homme qui eût pu opérer le miracle de gymnastique que ce jeune héros a réalisé et qui a sauvé la vie de votre enfant et la sienne. Une salve d'applaudissements confirma ces paroles et la mère pleurant de joie se précipita aux genoux de Mystigo et embrassa ses pieds en lui disant : " Oh ! mon bon petit monsieur, comment vous exprimer ma reconnaissance pour avoir sauvé mon enfant, l'espoir de mes jours ! Je n'ai rien, je suis pauvre ; acceptez, du moins, cher monsieur, l'assurance de mon dévouement à toute épreuve et pour la vie. " — Relevez-vous, madame, répliqua Mystigo, ce que j'ai fait ne vaut pas la peine que vous me remerciez à genoux. Votre fils a eu la vie sauve, c'est vrai, mais... mais ça n'est rien, ou du moins... pas grand'chose.

Les derniers mots vraiment naïfs de Mystigo firent sourire les personnes présentes, mais quand la mère de l'enfant se releva, le bon Mystigo avait les yeux pleins de larmes. Il avoua depuis que l'expression de la reconnaissance de cette pauvre femme l'avait plus ému et lui avait procuré plus de joie que la grandiose reconnaissance de la famille Japy, lors du sauvetage de mademoiselle Julienne. La gratitude de cette femme du peuple qui offrait tout ce qu'elle pouvait donner, son dévouement à toute épreuve, devait, en effet, bien plus toucher un cœur hon et désintéressé comme l'était celui de Mystigo, que la reconnaissance de gens riches qui peuvent plus facilement s'acquitter de cette obligation, grâce à l'argent.

Il était neuf heures moins un quart ; une voiture de gala, attelée de deux chevaux blancs, arrivaient en face des personnages de notre scène ; Mystigo donna la main à la mère de l'enfant, embrassa celui-ci et, sur leur désir, leur promit de revenir les voir. On le fit alors monter en voi-



Le poète. — Je viens pour savoir qui a gagné le prix de 2000 que vous avez offert pour le meilleur poème.

Le propriétaire du journal. — C'est notre reporter de la cour de police.

Le poète. — Et celui de 500 ?

Le propriétaire. — C'est ma femme.

Le poète. — Et celui de dix piastres ?

Le propriétaire. — Ah, ça ! Allez-vous me fichier patience !

ture ; ses amphitryons prirent place à ses côtés et on regagna le lycée. Le peuple salua la voiture de ses acclamations et bientôt l'équipage entra triomphalement dans la cour du collège. Les collégiens étaient rangés en ligne et attendaient leur camarade et l'accueillirent par des vivats. Le commissaire remit Mystigo au proviseur présent avec le corps enseignant et lui dit :

— Je vous remets une future célébrité.

— Dites donc un célèbre ébriété, observa le proviseur en souriant.

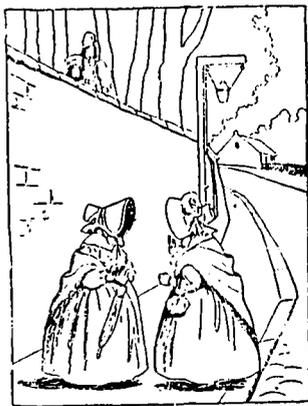
Mystigo ne s'était pas tiré absolument indemne de la lutte contre les éléments en furie ligués contre lui ; il avait eu les mains légèrement léchées par les flammes de l'incendie et le lendemain de ce jour, il se réveilla rompu par les efforts surhumains de la veille. Le médecin le fit entrer à l'infirmerie pour soigner ses brûlures et se reposer. Mystigo n'y perdit pas grand'chose, car les études, à ce moment-là, étaient virtuellement terminées. On procédait en effet aux examens de fin d'année et à ceux des baccalauréats es sciences et es lettres. Comme Mystigo ne devait subir que l'année suivante, les épreuves du bachot ou de la *petite d'âne*, ainsi que nous appelions au collège, le diplôme de bachelier, il n'avait donc pas à braver pour le quart-d'heure la redou-

table sentence des austères savants de l'Université. Mais s'il n'était guère presumable que Mystigo put jamais braver avec succès les questions quelquefois insidieuses de ces messieurs de la commission d'examen, en revanche, il avait conquis un parchemin éclatant d'honneur et de bravoure, en jouant généreusement son existence pour sauver celle de son prochain et ce dernier titre valait bien celui de bachelier ; aussi, dans la ville de Vesoul comme à Beaucourt, son bourg natal, chacun le saluait avec une sympathique considération et beaucoup avec une admiration enthousiaste.

IV

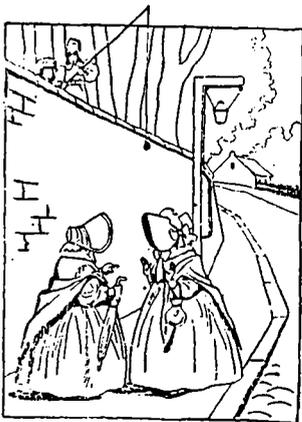
Dix jours s'étaient écoulés depuis l'événement que nous venons de narrer. Mystigo était parfaitement guéri, dispos comme jamais et prêt à voler encore à un nouvel exploit. Ce jour-là, tout le collège était en grande tenue : la tunique à boutons dorés des collégiens ne collait pas plus mal sur le torse de Mystigo que sur celui de n'importe lequel de ses collègues. C'est que si notre Mystigo était trappu, il avait dans le geste et la démarche, une prestesse qui compensait amplement ce qu'il y avait d'un peu mustoc et d'épais dans sa taille et tel quel, il avait un chic à lui, tout à fait militaire, bien qu'un peu original : ce qui lui donnait un air plus intéressant. Ce jour-là donc, les quelque trois cents élèves du lycée de Vesoul, entrèrent cérémonieusement à la salle d'honneur pour la distribution des prix. Chacun allait cueillir les lauriers que son intelligence et sa persévérance avaient fait verdoyer sur l'arbre de la science. Ceux dont la culture était restée malheureusement stérile, allaient retremper leur courage au spectacle de la moisson de leurs heureux émules ; les caneres, à leur tour, qui ne savaient pas ce que c'était de piocher, allaient subir une confusion salutaire, en contemplant les fruits des travaux des lutteteurs ; quant à Mystigo, il allait à la distribution des prix parce qu'il fallait y aller, étant comme il le disait lui-même, las d'aller toujours chercher la même *livrelure* : géographie, gymnastique, gymnastique, géographie... ça devient bassinant, à la fin, ajoutait-il. La douzaine, cette année, hein ? disons nous à Mystigo en nous avançant vers la salle de distribution. Oh ! c'est probable, répondit-il, puisque j'en ai déjà dix. Il avait, en effet, obtenu, ainsi que nous l'avons dit, cinq prix de géographie et autant de gymnastique. Le recteur ou

PROPOS INTERROMPU



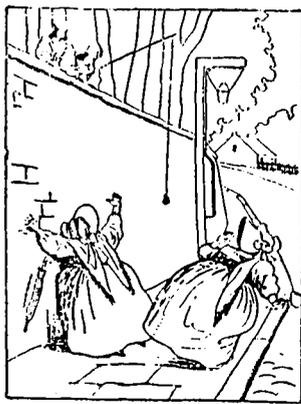
I

Madame Rimette. — Voilà encore nos fainéants de maris partis ensemble ; je suis certaine, mame Marlo, qu'ils ont un nouveau complot.



II

Madame Marlo. — Vraiment ! Pourvu que ça ne soit pas contre nous et que mon araignée de mar...



III

... Ha !! En voilà une, araignée ! ...

L'HISTOIRE D'UN DUDE, D'UN DUR ET D'UN LOUIS



I

Le président du club des durs. — Pardon, monsieur, vous avez perdu ce cinq piastres.



II

Le dude. — Merci, voici cinquante sous pour vous.



III

... Satisfaction mutuelle. ...



IV

... jusqu'à l'heure du dîner où le propriétaire du restaurant constata que c'était un faux billet.

chef d'académie, était venu cette année-là, présider la distribution des prix à Vesoul. Après un discours d'ouverture par le proviseur, et un autre en latin par le lauréat sortant, de la section des lettres, on procéda à la distribution des prix. Vint l'inévitable tour de la géographie et de la gymnastique ; mais, comme en rhétorique, on ne fait plus de géographie proprement dite mais seulement de la cartographie, c'est-à-dire, la construction des cartes, lorsqu'on annonça : classe de rhétorique, premier prix de cartographie, le nom de Mystigo éclata de rechef : un applaudissement énergique souligna ce nom ; un peu plus tard, nouvel appel de Mystigo pour le premier prix de gymnastique ; cette fois, les applaudissements furent prolongés et enthousiastes et durèrent jusqu'au moment où Mystigo eut regagné son siège. Jamais encore, de mémoire de potache (de collégien), aucun élève du lycée n'avait été applaudi avec autant d'enthousiasme. C'est que ce simple prix de gymnastique, grandissait alors singulièrement cet art, qu'on s'habitue trop à considérer comme un art de saltimbanque ; c'est que cette récompense rappelait l'héroïsme de ce jeune lycéen dont la gymnastique avait été le piédestal et la clef. Comme on était loin de ce temps où naguère, on riait de monsieur le paillasse ! Aujourd'hui, Mystigo était aux yeux de tous, l'émule des plus grands bienfaiteurs de l'humanité et chaque élève enviait son sort. Mais ce qui complétait son triomphe, c'est que toutes les autorités du département de la Haute-Saône étaient là : le préfet administrateur de ce département, le général de brigade, commandant militaire de la Haute-Saône ; le juge président de la cour d'assises et le maire de la ville, etc., tous honoraient la salle des prix de leur présence, ainsi que leurs dames. Ils avaient tenu à honneur et considéraient comme un devoir de féliciter le jeune Mouton de sa prouesse et pour cela, nulle occa-

sion ne leur avait paru plus opportune que la séance des récompenses scolaires ; la distribution des prix de l'année soixante-dix était donc particulièrement solennelle. Ce fut le général qui remit à Mystigo le prix de géographie. Il lui dit : — Vous êtes un bon, un vaillant, et un vrai patriote, puisque vous tenez à cœur d'étudier avec tant de zèle la carte de votre pays et si la patrie vous appelle sous les drapeaux, je serais heureux et fier de vous compter dans ma brigade.

— Merci, mon général, répondit simplement et militairement Mystigo.

Bientôt après, le maire déposa dans ses mains le prix doublement gagné de gymnastique et lui adressa ces paroles : — Monsieur Mouton, au nom de la ville ainsi qu'en mon propre nom, je suis heureux de vous remettre ce prix si noblement mérité et de vous remercier pour votre sublime abnégation. Vous avez prouvé, l'autre jour, en sauvant le fils de cette pauvre veuve, que la gymnastique est un art grand et noble, éminemment utile à l'humanité et qu'au service d'un homme de cœur comme vous, elle faisait accomplir non seulement des mer-

veilles de souplesse mais surtout des miracles de dévouement.

Cette année-là, les prix de géographie et de gymnastique remportés par Mystigo étaient exceptionnellement splendides. Ils valaient chacun trois cents francs et avaient été achetés par souscription des autorités présentes au prix. C'était deux gros in-folio imprimés sur papier satiné, ornés d'illustrations colorées et reliés en maroquin rouge, gaufré avec garnitures en argent et fermoirs en or. Le prix de géographie était une description des merveilles de la nature physique du globe et de l'art architectural du monde entier. Celui de gymnastique était l'histoire de tous les athlètes et gymnastes célèbres ; des hommes fameux par leur dévouement à sauver la vie de leurs semblables ainsi que des plus illustres patriotes chez toutes les nations : Là, défilaient entre autres : Milon de Crotonne qui portait un bœuf l'espace de cent vingt pas, l'assomma ensuite d'un coup de poing et le mangeait, dit-on, en un seul repas. Horatius Cocles, héros romain qui arrêta seul, sur un pont, l'espace de quelques minutes, l'armée de Porsenna, roi de Pont. Le marin Jean Bart qui, fait prisonnier par les Anglais, au moyen de la ruse, força ceux-ci à conduire leur vaisseau sur les côtes de France, en dirigeant un pistolet armé sur un tonneau rempli de poudre, menaçant ainsi de faire sauter l'équipage en cas de refus ; Arnold de Winkelriehl, patriote suisse qui, à la bataille de Sempach, ouvrit un passage à ses compagnons d'armes, en attirant, sur sa poitrine un grand nombre de piques allemandes, faisant ainsi tomber les soldats qui en étaient armés. Tous les héros de ce genre et jusqu'aux grands acrobates tel que Blondin qui, de nos jours, traversa la chute Niagara avec sa femme sur son dos, avaient leur place dans cet ouvrage. Il est certain que si notre héros montréalais, Joe Vincent, et Louis Cyr, notre héros canadien, avaient été connus ou avaient surgi sur

la scène des célébrités en ce temps-là, ils eussent eu leur place dans cette biographie des hommes illustres par leur force et leur bravoure. Ces deux chefs-d'œuvre de typographie, décernés à Mouton, furent admirés d'un œil d'envie par bon nombre de ses camarades : c'est ainsi que la géographie et la gymnastique, quelque peu dédaignées dans Mystigo, prirent ce jour-là une éclatante revanche. Chaque année, l'em-

FORT SUR LE CALCUL



Pauline. — Ciel, Gemini, pourquoi les orteils te marchent si vite ? As-tu une attaque ?
Gemini. — Je suis à compter combien j'ai fait d'argent avec les fremboises durant la semaine.

pereur Napoléon III, dont le règne devait, cette année-là, finir si misérablement à Sedan, accordait une médaille d'or de cinquante francs à chaque lycée de l'état, pour l'élève le plus méritant par ses progrès et le plus digne par sa conduite. Bien que Mystigo n'eût fait en général, que de faibles progrès et qu'il n'eût réellement à son crédit que les deux matières pour lesquelles il venait déjà de recevoir deux prix incomparables, le corps des professeurs et le préfet des études, sur la proposition du proviseur du lycée, vota unanimement en soixante-dix, l'octroi de la dite médaille, en faveur de Mystigo, d'abord pour sa discipline exemplaire au lycée et ensuite et surtout, pour sa valeureuse action, lors de l'incendie de la place du palais de Justice. La distribution des prix faite, arriva celle des médailles. Le recteur d'académie, représentant du ministre de l'instruction publique, alors président d'honneur de la distribution des prix, fut prié par le proviseur du lycée, président officiel, de remettre la médaille impériale à Mystigo. Après une brillante allocution du recteur d'académie sur les avantages civilisateurs, moraux et matériels de l'étude ; après avoir montré les conséquences heureuses du développement de toutes les facultés tant physiques qu'intellectuelles, le préfet des études alla chercher Mystigo sur son banc et le présenta au recteur.

Celui-ci le fit placer au devant de l'estrade, faisant face aux douze cents personnes présentes et lui dit : "M. Jules César Mouton, vous ne vous êtes distingué qu'en deux branches, c'est vrai, mais ces deux branches, vous les avez épuisées ; vous n'avez pas encore terminé vos études et déjà vous avez prouvé la vérité de mes paroles de tout à l'heure sur les heureux résultats de la culture de toutes les aptitudes. L'une de ces aptitudes, en effet, développée par votre bonne volonté, aussi ferme que votre énergie n'est indomptable, vous a poussé au sublime et a fait de vous, à l'âge où les autres commencent à peine à se faire remarquer, un jeune homme renommé, car, trois fois déjà, vous avez bravé la mort pour lui arracher la vie de votre prochain. Quelques-uns de vos condisciples, ici présents, ont plus brillé que vous dans l'universalité des études, mais si vous n'avez pas réalisé les mêmes progrès qu'eux, vous avez, du moins, atteint à peu près le plus haut degré de perfection auquel puisse arriver le travail des facultés que Dieu a mises en vous. Aussi, sommes-nous certains de ne point faire d'injustice à messieurs vos concurrents en vous décernant cette année, la récompense de l'application et de la bonne conduite. En conséquence, au nom de Sa

Majesté l'empereur Napoléon III, j'ai l'honneur d'attacher à votre tunique la médaille des travailleurs et des hommes de cœur. Mystigo s'inclina et un tonnerre d'applaudissements retentit. Ces acclamations prouvèrent que si, du moins, il y avait quelques jaloux parmi les élèves, tous comprenaient que Mystigo, par son désintéressement, sa bravoure et même par ses efforts malheureux en certaines branches, méritait bien le crachat, ainsi que les élèves appelaient la médaille impériale. Ce ne fut pas tout. Le conseil municipal de Vesoul, voulant rendre hommage à la bravoure de cet enfant, avait, au nom des citoyens de la ville, voté à son tour, une médaille d'or d'une valeur de cent francs à Mystigo, et ce fut le préfet qui fut député à cette mission de reconnaissance pour la remise de la médaille. Le gouverneur du département, M. Dieu (tel était son nom), était assis au centre de l'estrade d'honneur. Il se leva au milieu du silence solennel et prononça ces paroles : "Mesdames et messieurs, vous avez tous été témoins ou à peu près, du sauvetage héroïque opéré par M. Jules César Mouton ; vous l'avez vu, après une série d'efforts, on peut dire surhumains, accomplir l'acte le plus audacieux, le plus énergique le plus habile peut-être que puisse présenter l'art gymnastique. A près de soixante pieds d'élévation, quitter un chéneau, tombant en ruines, exécuter un demi tour dans le vide et s'accrocher ensuite à un autre morceau de fer blanc, à plus de trois pieds en arrière, avec un enfant sur le dos, est pour un jeune homme de dix-sept ans, le plus terrible saut périlleux que puisse rêver la témérité humaine ; de l'aveu de tous les gymnastes de notre ville, et nous en avons d'excellents, il n'y a peut-être pas un homme de métier sur mille, qui arriverait heureusement à ce résultat ; on va voir dans les cirques, des équilibristes qui, certainement, n'exécutent pas des sauts aussi prodigieux et aussi émouvants. Certes, mesdames et messieurs, un pareil fait restera consigné dans les annales de notre ville. Ah ! que ne pouvons nous compter nombre de héros semblables à ce jeune homme si désintéressé ! que ne surgit-il des dévouements comme celui de ce simple collègien ! ces dévouements sont la véritable fraternité. Oui, voilà les véritables amis de l'humanité ; la vraie fraternité, en effet, est celle de l'abnégation, du désintéressement, à l'égard de son frère ; ces deux qualités constituent l'homme de cœur, et l'homme de cœur est le seul vrai grand homme.

Le génie, le talent ne sont pas dévolus à tous ; le petit nombre seul les possède, car ils viennent d'en haut ; aussi, n'est-ce pas eux qui font la vraie grandeur ; ils peuvent procurer la gloire, la fortune, mais la grandeur vient du devoir accompli et du sacrifice ; pourquoi ? parce que ces qualités qui se résument dans ce mot : vertu, sont notre acte personnel, le fait de notre bonne volonté et la bonne volonté seule fait l'homme, le chrétien. Le moment est solennel, vous le savez, mesdames et messieurs, l'heure vient de sonner où notre chère France aura besoin d'enfants dévoués, de ces hommes de sacrifice prêts à donner leur vie pour la patrie comme pour leurs semblables ; que ne pouvez-vous voler, vous, brave et noble jeune homme, à la défense de votre pays ; nul doute que cette campagne qui sera longue et pénible, vous couvrirait de lauriers. Cependant, si la France appelle à son secours son digne fils, Jules César Mouton, trois actes éclatants de dévouement m'en

FACILE COMME TOUT



Le premier attrapeur de chien à son collègue. — Pourquoi peur ? Tout ce que tu as à faire, c'est de lui passer le collier dans le cou.

sont une garantie, il ne tombera au champ d'honneur qu'après l'avoir glorieusement défendu. En attendant les récompenses que peut-être la patrie vous réserve, moi, préfet du département, je suis heureux de déposer sur votre poitrine la médaille que la reconnaissance de la ville a fait frapper en votre honneur." Cette fois, les acclamations furent un véritable délire. Par une attention délicate du général, la musique du régiment des cuirassiers en garnison à Vesoul, était de service dans la cour du lycée. C'est ce même régiment, le neuvième cuirassiers qui, le 6 août suivant, devait, ainsi que le huitième de la même armée, se sacrifier à Reischoffen, pour sauver les débris de l'armée de Mac Mahon. Au moment où le préfet attachait la médaille de la ville sur la poitrine de Mystigo, la musique fit entendre l'air national de l'empire : "Partant pour la Syrie."

On le voit, ce n'était plus simplement une ovation que l'on faisait à Mystigo : c'était une véritable apothéose. Véritablement troublé, le cher petit bonhomme ne savait trop quelle contenance tenir : il se courba cependant avec assez d'aisance devant le premier magistrat du département et reçut sans trop de timidité la poignée de main que celui-ci lui présenta. Pendant que la fanfare des cuirassiers, entamait la fantaisie du "Chemin de fer" morceau d'une harmonie imitative très originale que nous aimerions à entendre jouer au parc Salmor, Mystigo défila devant l'aristocratie de la ville, alors présentée sur les fauteuils de l'estrade d'honneur ; là, chacun des messieurs et des dames lui pressa la main en lui disant un mot aimable, auquel Mystigo répondait en rougissant un peu plus fort, à chaque compliment. Le maire et sa dame l'embrassèrent au nom de leurs administrés et madame la maîtresse lui posa alors sur la tête une couronne de feuilles de lauriers en or, son cadeau personnel, d'une valeur de deux cents francs ; enfin, le proviseur du lycée, Mr Lalande, le pressa sur son cœur en l'appelant son fils.

Bref, ce jour-là, Jules César Mouton dit Mystigo, épuisa les honneurs que n'aurait jamais osé rêver sa modeste petite personne et son père présent se sentit épris d'orgueil lorsque son fils descendit de l'estrade, couronné en tête, pour venir lui donner l'accolade. En sortant du lycée, la poitrine constellée de deux médailles, Mystigo respira longuement et dit à ses camarades : Enfin ! n, i, ni, c'est fini ! vrai, ce n'est pas trop tôt ; je commençais à en avoir par dessus la margoulette, de tous ces triomphes à la romaine ! Pendant qu'il y était, que ne m'ont-ils monté au capitole, j'aurais vu Rome au moins. Ce jour-là, Mystigo dina chez le maire, en compagnie de ses professeurs, sans oublier celui de gymnastique, de son père et de la magistrature du département. Là, encore, Mystigo fut quelque peu tirailé par sa timidité et en sortant de ce festin à la Lucullus, il avoua à l'auteur de ses jours qu'il avait moins bien diné qu'au collège un vendredi, alors qu'on ne mangeait que des fayolles (*haricots*), suivant l'argot collégien.

ANTIDE.

(A suivre).

De nos jours, ceux qui aiment la nature sont accusés d'être romanesques.

MAUVAISE DÉCOUVERTE



Le tramp à un professeur d'histoire naturelle. — Avez-vous perdu quelque chose ?

Le professeur. — Je viens d'apercevoir un reptile étrange, il y a un instant.

Le tramp, qui retire d'une attaque de délire. — J'espère que vous n'allez pas le retrouver, celui-là.

LES CÔTÉS PÉNIBLES DU JOURNALISME



Esther. — Vraiment? Vous avez été journaliste!
Lucie. — Oui; je faisais les *interviews* et les chroniques; mais j'ai été obligée d'abandonner.
Esther. — Pourquoi donc?
Lucie. — Mon rédacteur en chef m'avait chargée de faire un article sur notre privilège de faire la demande de l'année bissextile.
Esther. — Et vous avez reculé devant la tâche?
Lucie. — Non; mais il m'a bien fallu me risquer à faire la demande, et j'ai été acceptée.

LE CHASSEUR SAKER

Saker, enfant d'une audace excessive, passait sa vie à parcourir ce pays fiévreux plein d'une attirante sauvagerie; il était toujours en maraude, prenait les perdreaux aux lacets, dénichait dans les joncs les oiseaux d'eau. Mais il s'arrêtait parfois dans ses promenades; une ambition lui venait, il rêvait de cet ennemi terrible qu'il eût été si fier de terrasser. Les nuits d'affût, pleines d'anxieuses attentes, où l'immobilité devient une torture lorsqu'on est assailli par des nuages de moustiques, ne l'auraient point effrayé, mais il n'avait pour arme qu'un couteau kabyle, et sa mère, une veuve, était trop pauvre pour lui acheter un fusil.

Il était marié, depuis un an, à une enfant de douze ans.

Aouda, un peu frêle, le teint jauni par la fièvre, et des yeux ardents et doux; son père passait presque pour riche au milieu de ces misérables; il avait deux chèvres, deux vaches, un petit carré de tabac.

Or, un matin, en s'éveillant, il ne trouva plus ses deux chèvres; les traces du lion, visibles dans l'enclos, ne laissent aucun doute sur le sort qu'avaient subi les pauvres bêtes.

Ce fut pour la famille un vrai désastre. Le vieux Belkassam veilla deux nuits, soutenu par l'espoir d'une vengeance. Mais le lion, sans doute, voyageait et trouvait ailleurs sa pâture. Le guetteur ne vit rien et n'entendit rien; la fatigue alors l'emportant, il dormit auprès de sa fille. Deux jours après, terrifiant spectacle, la plus belle vache était égorgée!

Les lamentations d'Aouda chantant sa plainte entrecoupée de cris aigus et de sanglots, mirent sens dessus dessous le petit hameau et touchèrent le cœur de Saker, qui jura de mourir ou de mettre aux pieds de sa bien-aimée la dépouille de l'animal qui venait de les ruiner.

Il courut tout le jour, suivant les traces jusqu'aux fourrés les plus épais; il reconnut l'endroit d'où le lion avait dû sortir, où il lui faudrait se poster pour être à peu près certain de le rencontrer. Il fut nuect pendant le repas du soir, mangeant du bout des dents un morceau de galette

d'orge, but une stalla remplie d'eau, et répondit à peine à sa mère qui, devant son projet, essayait de l'en détourner.

Il lui prit tout ce qu'elle possédait d'étoffe de tellis et de haïk, en fit des espèces de bandelettes dont il enveloppa ses membres bien serrés, accumula sur sa tête les chéchias, les turbans, couvrit le tout de deux burnous très épais, et partit, n'ayant pour arme que son couteau.

Dans les clairières entourées de noirs massifs, où poussent dru les herbes blanches des dunes, les rayons des étoiles glissaient comme sur un lac immobile. Auprès d'un bouquet d'arbres abritant un petit ruisseau, Saker s'assit, tournant le dos aux broussailles dont le lion avait dû sortir. Pendant une heure ou deux il attendit; aucun bruit ne troublait la solitude, que le doux clapotis de l'eau.

Tout à coup un choc formidable le renversa le visage dans le sable. Sans bouger, il souleva d'un doigt les capuchons dont ses yeux étaient recouverts, et vit à ses côtés l'énorme bête: un lion à crinière noire, superbe et majestueux dans son immobilité; on eût dit qu'il réfléchissait sur la nature de l'obstacle qui lui avait barré la route, dérangeant sa promenade paisible, car il n'était point affaîmé. A quelques pas de là gi-

saient les restes de la vache égorgée la veille. Après un instant qui parut long à Saker, le lion marcha à pas lents vers le ruisseau. Or, tandis qu'il buvait, Saker roulant sans bruit sur lui-même, se trouva couché sur le dos, et, le poing dans la main, il attendit immobile.

Désaltéré, le lion revint vers lui, s'arrêtant à ses pieds; il le flaira, et, remontant peu à peu en le couvrant de son corps, il arriva jusqu'au visage. L'homme sentit alors un souffle brûlant de fournaise; regardant entre les cils, sous la paupière à demi-fermée, il vit luire des yeux énormes, deux yeux verts au regard fixe, qui lui donnèrent un frisson.

Les pattes de devant bien écartées, le lion semblait indécis. Alors, comprenant qu'il était perdu s'il tardait plus longtemps, Saker, d'un geste foudroyant, plongea son couteau dans la poitrine et la fendit jusqu'aux entrailles.

Un rugissement terrible, un coup de griffe sur l'épaule, si puissant que, malgré les burnous, les linges, l'Arabe fut meurtri, puis la bête énorme roula agonisante à ses côtés.

Saker attendit avant de se relever; puis, certain de sa mort, il rentra brisé, mais bien heureux, dans sa tente. Au-delà des massifs sombres, l'horizon s'éclaircit déjà; le chant des coqs, les bêlements des chèvres sonnaient le ré-

veil au petit hameau. Sa mère et sa femme avaient veillé dans l'inquiétude; mais aussi quand elles le virent, quel triomphe!...

Aouda en fut fière.

Outre la prime qu'il toucha, il échangea la peau de l'animal contre un assez bon fusil, et, à partir de ce jour, panthères et lions tombèrent sous ses balles. Il est devenu le plus fameux tueur de fauves de la contrée. Intrepide, toujours il paraît rayonnant quand il conte ses chasses et rappelle leurs dangers. S'il vous arrivait, chers lecteurs, de le rencontrer dans un bois, si brave que je vous suppose, vous seriez peut-être effrayé, tant le tueur de lion à l'aspect d'un brigand: sa robe de laine feutrée, couleur de rouille, est, de-ci de-là, rapiécée de drap rouge et de drap bleu; sous le capuchon retombant brillent deux yeux creux et profonds, très rapprochés d'un nez busqué, et la physionomie, quand un bon sourire ne l'éclaire pas, a une expression d'énergie si intense, qu'elle en est vraiment brutale; ses jambes nerveuses, ses bras maigres tatoués, pleins de cicatrices ont l'air d'être enveloppés d'une gaine en cuir gaufré, tant la peau ridée en est noire et dure.

Aouda enthousiaste, encourageant sa passion, est restée sa seule compagne. Comme, dans ma curiosité, je regrettais tout haut qu'un sot usage ne me permit pas de la visiter, Saker sourit d'un sourire malicieux et mélancolique et me dit, probablement pour me consoler:

— Aouda, maintenant, vieux beaucoup!

(*Petite Revue Maritime.*) PAUL DANVAL.

LA VALEUR DE SON CHEVAL.

Le docteur Granddosedose (à un muquignon). — Hello! Vous faites une promenade bien matinale! Est-ce pour votre santé?

Baptiste Louvoyeur. — Pas précisément; je m'en vais montrer mon cheval à un individu qui veut l'acheter. Dites donc, que me donneriez-vous pour cette bête?

Le docteur Granddosedose. — La pauvre bête! Une bonne prescription.

COMPROMIS EN VILLÉGIATURE

Lui. — Ma chère Amélie, je suis allé dans le jardin, ce matin, et j'ai vu qu'il y a beaucoup d'asperges à point. Vu que ce sont les premières de la saison, je les ai laissées pour que tu les cueilles toi-même.

Elle (ignorant la nature d'une asperge et voulant cacher son ignorance). — Je vais te dire, chéri; nous allons y aller tous deux: tu les cueilleras et moi je tiendrai l'échelle.

STRATÉGIE BISSEXTILE



Lui. — Je suis en amour; voulez-vous me servir de confidente?

Elle. — Avec plaisir; j'adore cela.

Lui. — Me conseillez-vous de demander votre main?

FEUILLETON DU SAMEDI

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

DEUXIÈME PARTIE.—LES AMOURS DU CHEVALIER.

IV.—LA CLEF DE LA SALLE BASSE.

(Suite)

Roncevaux se mit à rire d'un rire silencieux, assez semblable à celui de Bas de Cuir dans les romans de Cooper.

Ce rire n'échappa point à Denis.

—Voyons, — dit-il, — s'il y a dans tout ceci quelque chose que je ne sache pas et qui rende la position meilleure que je ne le croyais, parlez vite, Roncevaux. . . .

—Il y a, mon lieutenant, que la porte du juif ne sera point fermée. . . .

—Vous croyez ?

—J'en suis sûr.

—Et comment cela ?

—J'y ai pourvu, lieutenant.

—De quelle façon ?

—Comme je ne doutais bien que Van Goët occuperait la pièce qu'Otto Gutter appelle la chambre d'honneur, j'ai trouvé le moyen de m'introduire dans cette pièce pendant la journée; j'ai enlevé les vis, les écrous et les boulons de la serrure et des verrous, et j'ai remplacé le tout par de la cire colorée avec de la rouille. Verrous et serrures tiennent donc juste assez pour qu'on ne s'aperçoive de rien, mais ils tomberont en dedans au moindre coup d'épaule donné sur la porte depuis le dehors.

—Vous êtes un garçon d'esprit et de ressource, Roncevaux, — dit notre héros, enchanté de ce qu'il venait d'apprendre. — Je vous donne ma parole d'honneur que, le lendemain du jour où je serai capitaine, vous serez lieutenant! . . .

—*Amen!* — répliqua le bandit. — Sans vouloir de mal au major, je souhaite que ce jour arrive bientôt.

—Il est arrivé. . . . — murmura Denis, mais assez bas pour qu'il fût impossible de l'entendre.

Cependant, les trois bandits étaient redevenus auprès de l'écurie, dans laquelle ils entrèrent, en ayant soin de refermer la porte sur eux.

Denis Poulaillet donna l'ordre d'allumer une lanterne sourde que les bandits avaient emportée de Falkenhorst.

À la lueur de cette lanterne, les chevaux furent bridés, et on leur enveloppa soigneusement les sabots avec des chiffons de laine afin qu'ils pussent marcher sans faire aucun bruit. Ces précautions prises, on ferma l'âme de la lanterne, on ouvrit la porte, on fit sortir les chevaux de l'écurie, et on les conduisit à trois ou quatre cents pas de l'hôtellerie, dans un champ où on les attacha derrière une haie de clôture.

Denis avait jugé indispensable de prendre cette mesure, pour le cas où une prompte fuite deviendrait nécessaire.

Ceci fait, et après avoir passé la revue des armes et s'être assuré que les poignards ne tenaient point aux fourreaux et que les pistolets étaient convenablement amorcés, le lieutenant ramena ses hommes auprès de l'hôtellerie.

—Mais où diable est donc notre capitaine ? — demandait de temps en temps l'un des bandits en voyant que le major ne paraissait point pendant tous ces préparatifs.

Et Denis ne manquait pas de répondre :

—Soyez tranquilles, il fait le guet sur le bord du fleuve; il va venir. . . .

Nous avons dit plus haut que l'hôtellerie du *Faucon blanc* avait deux portes principales : l'une sur la rue, l'autre sur cette petite terrasse qui dominait le Rhin et en face de laquelle la barque était amarrée. Il y avait, en outre, plusieurs fenêtres, pourvues de solides contrevents qu'on avait la précaution de fermer chaque soir.

Les bandits, avec de fortes vis et de longs clous huilés dont ils étaient munis, assujettirent les contrevents d'une façon assez solide pour qu'il fut impossible de les ouvrir depuis l'intérieur afin de s'élaner par la fenêtre. Ils condamnèrent de la même façon l'issue qui donnait vers le fleuve.

Tout ceci eut lieu sans occasionner le moindre bruit, et, par conséquent sans donner l'éveil à qui que ce fut.

Restait à trouver un moyen de s'introduire dans la maison.

La porte d'entrée était solidement fermée et verrouillée; et, à en juger par l'énormité de sa serrure, ce serait une entreprise folle que de chercher à l'ouvrir avec effraction, sans un appareil compliqué et surtout bruyant de pinces, de tenailles et de leviers.

Un véritable découragement commençait à s'emparer de la troupe. Soudain Denis eut une idée.

—La salle basse dans laquelle Otto Gutter a fait placer nos ballots de marchandises doit communiquer dans l'intérieur de l'hôtellerie. . . . — fit-il.

—Oui, — dit Roncevaux. — Justement, il me semble qu'en transportant les ballots, j'ai vu dans le fond de cette salle un escalier de quelques marches qui communiquait à une petite porte.

—Très-bien, répliqua Denis, où est la clef ?

—La clef ? répondit Hermann.

—Oui.

—Elle est dans la poche du major.

—Eh bien, alors, — fit Roncevaux, — il n'y a qu'à aller la lui demander. . . .

Malgré lui, Denis frissonna.

La pensée que l'homme de qui on parlait n'était plus en ce moment qu'un cadavre que charriaient les eaux noires du fleuve, évoqua soudainement un fantôme en sa présence. Mais il se remit aussitôt.

—Roncevaux, — dit-il, — allez chercher le major, demandez-lui cette clef, et prévenez-le que nous voici prêts à agir. . . . Roncevaux s'éloigna. Pendant son absence, le silence le plus profond régna entre les bandits.

Roncevaux revint au bout de quelques minutes.

—Eh bien ! — lui demanda Denis, — cette clef ?

V.—L'ATTAQUE.

—Il est impossible de trouver le major, — répondit Roncevaux à la question de Denis.

—Comment ! impossible ! . . .

—Oui, lieutenant, j'ai fait deux ou trois cents pas sur les bords du Rhin, j'ai regardé derrière tous les arbres et derrière tous les buissons, je n'ai vu personne. Vous comprenez que je n'ai point osé appeler.

—Voilà qui est singulier ! . . . répliqua Denis, — enfin, puisque le major est introuvable, nous nous passerons de lui. . . .

—Mais la clef ? . . .

—Nous allons tâcher d'y suppléer. . . . répliqua Denis.

Les bandits s'approchèrent de la petite porte qui ouvrait dans la salle basse.

Un faible rayon lumineux de la lanterne fut dirigé sur la serrure de cette porte, puis, à l'aide d'un instrument en fer recourbé dont on avait eu soin de se munir, on la crocheta sans trop de peine. Elle céda presque aussitôt, et Denis et ses cinq compagnons se trouvèrent dans la pièce étroite et voûtée où les ballots avaient été enfermés.

Au fond de cette pièce il y avait, en effet, un escalier de quelques marches, conduisant à une porte intérieure qui n'était fermée que par un verrou placé du côté des bandits.

Cette issue donnait accès dans le corridor situé entre les cuisines et les autres chambres du rez-de-chaussée.

Denis fit un geste de triomphe en se voyant ainsi dans la place.

—Roncevaux, — dit-il à voix basse, — ouvrez la porte de la rue, afin qu'il nous soit facile de faire une prompte retraite en cas de besoin. . . .

Roncevaux obéit.

Denis fit ensuite tourner les clefs qui se trouvaient sur toutes les serrures du corridor, de façon à enfermer Otto Gutter d'un côté, et, de l'autre, les quatre rameurs et les deux laquais. Ces précautions prises, il laissa Hermann dans le corridor, prêt à donner l'alerte, en cas de surprise, et, à la tête de ses quatre autres compagnons, il s'engagea avec beaucoup de précaution dans l'escalier qui conduisait au premier étage.

—Voilà la chambre du juif, — dit Roncevaux en s'arrêtant.

—Bien, — répliqua Denis, — donnez-moi la lanterne.

—La voici.

Le lieutenant démasqua complètement la lumière; puis reprit : — Maintenant suivez-moi; faites main basse sur le juif et ses commis s'ils résistent; mais ne vous servez de vos pistolets qu'à la dernière extrémité. . . . Pardessus toute chose, évitons de donner l'alarme.

Les bandits exprimèrent par un signe qu'ils comprenaient toute l'importance de cette déclaration.

—Encore une question, — murmura Denis; — Roncevaux, de quel côté est le lit ?

—À gauche, lieutenant, et la porte qui donne dans la chambre des commis est au fond, à droite.

—Que deux d'entre vous, Fritz et Lutzman, se précipitent dans cette dernière pièce, aussitôt que je serai aux prises avec Van Goët, qu'ils s'emparent des deux hommes et qu'ils les bâillonnent.

—Oui, lieutenant.

Les dernières paroles que nous venons de rapporter avaient été échangées d'une voix sourde et étouffée, à deux pas de la chambre de Van Goët.

Denis appuya son épaule contre la porte et donna un coup violent.

Nous savons déjà que, dans la journée, Roncevaux avait remplacé avec de la cire les vis et les écrous des verrous et de la serrure de la chambre de Van Goët.

Les uns et les autres n'opposèrent donc aucune résistance sérieuse et les bandits firent irruption dans la chambre.

Van Goët dormait, mais d'un sommeil léger, comme l'est celui de la plupart des gens qui conservent habituellement chez eux des valeurs immenses.

Au premier bruit, il se réveilla, se dressa sur son séant, et il regarda avec des yeux effarés du côté d'où venait ce bruit. Qu'on juge de sa surprise et de sa terreur lorsqu'il vit cinq hommes ou plutôt cinq démons armés jusqu'aux dents, et qui, le poignard levé, se précipitaient vers lui.

Du premier coup d'œil Denis avait aperçu sur la table de nuit, auprès du lit, la petite cassette qui semblait si lourde et le portefeuille de cuir noir. A côté, se trouvaient un grand stylet asiatique, du plus beau travail et une paire de pistolets magnifiquement montés en or.

Par un mouvement aussi rapide que la pensée, Van Goët saisit ces pistolets, les dirigea vers Denis qui marchait en tête, et fit feu des deux coups en criant :—A moi !... à moi !... au secours !...

Dans sa précipitation à faire feu, le juif n'avait visé qu'à peine. Cependant l'une de ces balles ne passa qu'à quelques lignes du front du lieutenant et l'autre lui effleura l'épaule, lui faisant une blessure sans gravité.

Mais Denis, qui s'était senti touché, éprouvait une douleur assez vive, et surtout une violente colère.

Il se précipita sur Van Goët, et avant que ce dernier eût le temps de lâcher ses pistolets déchargés et de saisir son stylet, il le frappa de deux coups de poignard qui l'étendirent sur le lit sans connaissance et baigné dans son sang.

Puis, s'emparant de la cassette et du portefeuille, il cria à ses hommes :

—Il n'y a plus rien à faire ici !... courons à la barque.

Les quelques secondes pendant lesquelles s'était accompli ce qui précède avait suffi à Fritz et à Lustmann pour s'emparer des deux commis, les garrotter et les bâillonner.

—Que faut-il en faire ?—demanda Fritz.

—Laissez-les où ils sont,—répliqua vivement Denis,—et venez... il n'y a pas un instant à perdre !...

Les cinq hommes s'élançèrent dans le corridor, descendirent l'escalier et retrouvèrent Hermann au rez-de-chaussée.

Les laquais et les rumeurs, enfermés dans leurs chambres et éveillés par les coups de feu, commençaient à s'agiter, à appeler à l'aide et à faire mine d'enfoncer les portes.

Au moment où Denis venait de quitter la chambre du juif avec ses dignes acolytes, Van Goët, dont les blessures, quoique profondes, n'étaient pas mortelles, avait trouvé la force de se soulever de son lit et de se traîner jusqu'à la fenêtre qui donnait sur le Rhin, d'ouvrir cette fenêtre, et là, à demi étendu sur le sol et se soutenant d'une main aux balustres du balcon, il criait d'une voix éteinte, et cependant distincte encore :—On assassine ici !... Au secours !... au secours !

Les laquais et les rumeurs, restés en faction sur le bateau, entendirent ces cris, reconnurent la voix de leur maître, et ils s'apprêtaient à accourir à terre, quand la petite troupe des chevaliers du poignard déboucha derrière la maison et s'approcha impétueusement de la barque, dans des intentions évidemment hostiles.

Rumeurs et laquais le comprirent si bien, qu'au lieu de s'élancer sur la rive, ainsi qu'ils en avaient le projet d'abord, ils coupèrent en toute hâte les amarres, et, d'un vigoureux coup de gaffe, mirent au moins vingt pieds d'intervalle entre le bateau et la rive.

En même temps, les laquais avaient armé leurs mousquets, et ils faisaient sur les assaillants une décharge qui n'atteignit personne. Les bandits ripostèrent avec leurs pistolets, et deux des laquais, frappés mortellement, roulèrent de la barque dans le fleuve.

Mais c'était de la poudre brûlée et du sang versé inutilement. Denis et ses hommes comprenaient bien qu'il fallait se contenter de la prise de la cassette et du portefeuille, sans chercher à pousser plus avant une entreprise désormais sans résultats possibles. Pour entreprendre de poursuivre la grande barque qui s'éloignait rapidement, il aurait fallu avoir à sa disposition des ailes, ou tout au moins des canots, et nous savons que les bandits n'avaient ni l'un ni l'autre.

D'ailleurs, les décharges successives venaient bien certainement de donner l'alarme à une grande distance, et sans aucun doute, d'ici à fort peu d'instants, toutes les populations avoisinantes allaient accourir.

—Rejoignons les chevaux !—cria Denis, qui portait toujours la cassette et le portefeuille et ne voulait les confier à personne avant d'en avoir vérifié le contenu.

Au bout de cinq minutes, tout le monde était en selle.

Fritz, seul, tenait en main un cheval qui n'avait pas de cavalier.

—Ah !—murmura Denis avec l'apparence de la surprise,—le major manque toujours ?...

—A ce qu'il paraît,—répliqua Roncevaux.

—Nous ne pouvons partir sans lui,—reprit Denis.

—Comment donc faire ?—demanda Roncevaux.

—Il faut l'attendre.

—L'attendre !... mais, lieutenant, dans un quart d'heure il ne fera pas bon pour nous ici, savez-vous ?...

—Je ne le sais que trop, pardieu !... mais je sais aussi que de bons soldats n'abandonnent jamais leur capitaine....

—Sans doute, je comprends, mais si c'est leur capitaine qui les abandonne ?

—Oh ! alors, c'est différent....

Roncevaux fit une sorte de porte-voix avec ses deux mains.

—Major !... cria-t-il d'une voix retentissante comme le tonnerre—hé ! major !...

L'écho de la nuit répéta cet appel que le comte recommença trois fois.

Mais aucune voix humaine ne répondit :—Me voici !

—Vous voyez, lieutenant,—dit alors Roncevaux,—si le major était à une distance raisonnable, il entendrait certainement ma voix.... donc, ce n'est pas nous qui l'abandonnons, c'est lui qui se sépare de nous....

Denis hocha la tête d'un air peu convaincu de la parfaite justesse de ce raisonnement.

Roncevaux reprit :

—Tenez, lieutenant, voulez-vous que je vous dise mon idée ?...

—Oui.

—Eh bien, je crois que le major, en continuant sa promenade sur le bord de l'eau, après que vous l'avez eu quitté, aurait fait quelque faux pas et sera tombé dans le Rhin.... Bref, je parierais cent contre un qu'il est, en ce moment, parfaitement noyé.... Qu'en pensez-vous, lieutenant ?

Denis tressaillit malgré lui.

VI. — CAPITAINE.

Ce tressaillement, quelque bien déguisé qu'il fût, n'échappa point au regard d'aigle du bandit.

Il fit avancer son cheval si près de la monture de Denis, que les jambes des deux cavaliers se touchaient, et il dit d'une voix très-basse, et cependant mordante :

—Bien joué, sur ma parole ! N'oubliez pas, CAPITAINE, que vous m'avez promis de me choisir pour lieutenant.

Denis comprit qu'il était deviné.

—LIEUTENANT Roncevaux,—répliqua-t-il,—ce que j'ai promis, je tiens toujours.

—A la bonne heure !—murmura Roncevaux.

Et une furtive poignée de mains cimentait entre ces deux hommes le pacte qui venait d'être conclu.

Tout ceci s'était passé en beaucoup moins de temps que nous n'en avons mis pour les raconter. Soudain, on vit briller des torches et on entendit pousser des cris de ralliement dans la direction de l'auberge du *Faucon blanc*. Evidemment, la poursuite commençait à s'organiser.

—Au galop !—cria Denis,—au galop !

Les bandits rendirent la main à leurs chevaux qui semblèrent comprendre le danger et partirent ventre à terre.

Au bout de moins de quatre heures, la rapide cavalcade s'arrêtait haletante au pied de la montagne sur laquelle s'élevait le château de Falkenhorst.

Quelques instants plus tard, les chevaliers du poignard étaient en sûreté dans les souterrains.

La première occupation du lieutenant et de sa bande, on le comprend, fut de procéder à l'inventaire de ce que contenait le coffret et le portefeuille. Le coffret était en acier, orné à chaque angle de figurines en argent massif.

Il était indispensable, pour mettre à jour la serrure, de faire jouer d'abord un ressort si parfaitement caché qu'il fut impossible à Denis de le découvrir.

En conséquence, après une longue et infructueuse recherche, et malgré le regret qu'on devait éprouver en brisant un si précieux travail artistique, on introduisit un ciseau de fer entre le corps et le couvercle du coffret, et, à grands coups de maillet, on parvint à soulever ce couvercle.

Le petit coffret contenait de l'or monnayé et des pierres précieuses, diamants, rubis, émeraudes et topazes, de différentes dimensions. L'or représentait une somme d'environ cent soixante mille livres. Les pierres précieuses devaient valoir beaucoup plus, mais aucun de la bande des chevaliers du poignard n'avait les connaissances nécessaires pour en déterminer la valeur d'une façon positive.

(A continuer.)

LE SECRET DE LA FORTUNE D'ERIC JOHNSON

IL GAGNE \$2,500 A LA LOTERIE DE LA LOUISIANE

L'HOMME LE PLUS HEUREUX DE CHICAGO

IL VA METTRE SON ARGENT DANS LES PROPRIÉTÉS ET AUGMENTER AINSI SA RICHESSE. IL VA RECOMMENCER

Eric Johnson No 113 Wesson Street, Chicago, est un homme chanceux. Quelques gens sont heureux de vivre, alors que d'autres reconnaissent la bonne fortune seulement lorsqu'elle arrive sous la forme de quelque chose bien désiré, les "rochers longtemps verts," ou, en autres mots, "l'argent" représentent ce désir neuf fois sur dix.

M. Johnson est donc deux fois fortuné, car il est vivant et il a de l'argent. Il a gagné \$2,500 à la Loterie de la Louisiane. Il a payé un tribut à cette institution depuis plusieurs années et il a enfin reçu sa récompense.

Eric Johnson occupe trois chambres au rez-dechaussée du No 113 rue Wesson. M. Johnson loue la maison entière et sous-loue les chambres. Il est employé à la fabrique de paillasons de palmiers, aux No 89 et 91 rue Kinzie, et quoique ne recevant qu'un maigre salaire pour ses services, ainsi que beaucoup d'autres de ses compatriotes, il est très industrieux. Par le fait, il l'est tellement qu'il a pu acheter une terre de 160 acres dans le Wyoming et le titre est fait au nom de sa femme.

Grande chance

M. Johnson dit en ce qui concerne sa chance : "J'ai acheté un quarantième de part d'un billet pour le tirage de juin, selon l'habitude que j'ai depuis longtemps. En recevant la liste des numéros gagnants, je la déployai avec le même sentiment de peur et d'espoir que chacun, je n'en doute pas, ressent chaque fois qu'il risque son argent dans des billets de loterie.

Lorsque je vis en gros chiffres le prix de \$100,000 en face du numéro de mon billet, je regardai mon verre de bière et me demandai si je n'étais pas fou.

Mon fils prit alors la liste que je tenais à la main et comparant le numéro de mon billet avec les chiffres de celui-ci, il me déclara que j'avais gagné \$2,500. Ma femme et moi à cette nouvelle, nous mîmes à discuter ce que nous ferions de cette somme. Nous sommes tombés d'accord qu'il fallait placer dans la propriété immobilière, mais nous n'avons pas encore décidé où nous ferons l'achat. Nous continuerons de demeurer ici et je ne me propose pas de quitter mon emploi à la fabrique."

"Avez-vous déjà gagné quelque chose?" "Pas une somme aussi considérable. Plusieurs fois j'ai eu des billets approximatifs et j'ai reçu \$25 et \$50. Ce prix de \$2,500 est le premier gros montant que je gagne."

"Considérez-vous l'achat d'un billet de la Louisiane, comme un placement sûr?"

"Dans mon cas cet achat a certainement été un excellent placement. Un dollar par mois n'est pas une grosse affaire, et s'il rend pareille intérêt au placeur, ne fut-ce qu'une fois en dix ans, c'est là véritablement une transaction qu'aucun banquier ne saurait refuser. La Louisiane s'est montrée bonne amie à moi et à ma femme, dans nos vieux jours, et je me propose de lui rester sympathique."

"Chicago Daily Globe," Juillet 24.

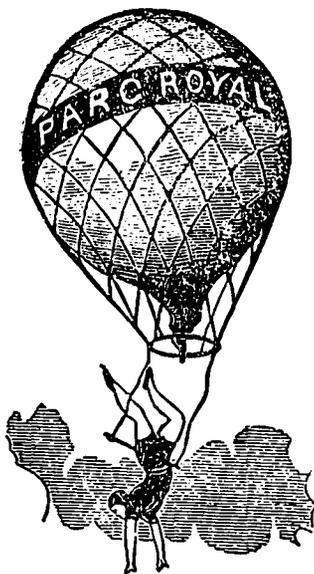
VIN DE VIAL
 PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDÉ ET QUINA
 Tonique puissant pour guérir:
ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE
ÉPUISEMENT NERVEUX
 Aliment indispensable dans les CROISSANCES DIFFICILES,
 Longues convalescences et tout état de
 langueur caractérisé par la perte de l'appétit et
 des forces.
J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.
 ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS.
 S'adresser à C. ALFRED CHOUILLON,
 Agent Général pour le Canada, MONTREAL.

PARC ROYAL

Avenue Mont-Royal, près de la rue St-Denis

DIMANCHE APRES-MIDI,
4 SEPTEMBRE 1892

NOUVELLE
ASCENSION en BALLON



Mr. STANLEY SPENCER, qui a fait Dimanche dernier, au Parc Royal, une si brillante ascension en ballon, promet de l'éclipser Dimanche prochain.

NOUVELLE PAS que la descente en Parachute est un des plus beaux spectacles que l'on puisse contempler.

AUTRES ATTRACTIONS

Dimanche Après-Midi et Soir

ROBB et SIEGRIST, les plus grands Acrobates Comiques du monde. Voyez la cabane.

M. E. GOMER, le Chanteur comique du Parc.

HENRI et FANNIE De GREAU, sur les Anneaux, Echelles et Trappèzes. Grand Sauf périlleux par Madame De Greau.

Admission, 10c. Enfants, 5c.

HATEZ-VOUS D'ENVOYER 10 CTS

Magnifiques feuillets à bon marché
10 cts-chaque-10 cts

Seconde édition des deux grands feuillets à sensation,

"L'ANGE DU FOYER"

— ET —

"Le Remords d'un Ange"

que La Presse a publiés, contenant l'un 112 et l'autre 88 pages grand format

SE VENDENT 10 CENTS CHAQUE

— Franc de port —

AU BUREAU DE

La Bibliothèque à Cinq Cents,

516 RUE CRAIG, MONTREAL

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS..... PROP. ET GERANT.

(SEMAINE COMMENCANT LUNDI, 29 AOUT, Après-midi et soir.)

LE FAMEUX ACTEUR

J. W. SUMMERS

Supporté par une excellente compagnie dans le grand Drame-comédie

JERRY.

Cette pièce a été jouée avec le plus grand succès à Londres, New-York et autres grandes villes.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE :

La célèbre Compagnie de Variétés de **TONY PASTOR.**

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES

\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE JUILLET

23,600 par jour

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal

QUEEN'S = THEATRE

SPARROW & JACOBS, GERANTS

(Autrefois le QUEEN'S HALL)

Semaine commençant Lundi, le 29 Aout, et Samedi, en matinée.

Melle VERNONA JARBEAU

Dans sa brillante comédie musicale

"STARLIGHT"

entourée d'une très forte combinaison de comédiens.

Sièges en vente au magasin de musique de Sheppard, et au magasin de la Cie New-York Piano.

PRIX

Le soir \$1.00, 75 cts, 50 et 25 cts.

Matinées, Samedi, prix : 75 cts, 50 et 25 cts.

Prochainement—Melle **LILLIAN LEWIS.**

DYSPEPSINE

— LE —

GRAND REMEDE AMERICAIN

— POUR LA —

DYSPEPSIE

GUERIT RADICALEMENT

L'Indigestion, Flatulence, Estomac en Désordre, Brûlement d'Estomac, Maux de Tête, Constipation, Maladies Biliéuses,

— AINSI QUE —

LA DYSPEPSIE ET LES MALADIES DE FOIE SOUS TOUTES LEURS FORMES

Regularisant l'action de l'Estomac et des Organes Digestifs.

En Vente dans toutes les Pharmacies, 50 cts. la Bouteille

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPENITEUR
107 Rue St-Jacques, (Royal Building)
MONTREAL.

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Etranger.

COMPAGNIE FRANCO-CANADIENNE

— DES —

ANNONCES LUMINEUSES.

La meilleure et la moins chère des publicités.

MM. PERRON & LAFOND

221 RUE CRAIG

MONTREAL.

Loterie de la Province de Québec

AUTORISÉE PAR LA LÉGISLATURE

VALEUR DES LOTS, \$52,740

Tous les lots sont tirés à chaque tirage.

TIRAGES LE 1er ET LE 3ème MERCREDI DE CHAQUE MOIS

Rappelez-vous que le gros lot est de

\$15,000

PRIX DU BILLET, \$1.—11 BILLETS POUR \$10.

Pour \$1.00 vous pouvez gagner \$15,000.
Pour \$1.00 vous pouvez gagner 5,000.
Pour \$1.00 vous pouvez gagner 2,500.
Pour \$1.00 vous pouvez gagner 1,250.

Il y a aussi un grand nombre de lots de \$5, \$10, \$15, \$25, \$50, \$250, et \$500, au total de \$28,900.
N'oubliez pas que votre billet, gagnant un lot quelconque parmi les lots tirés un par un, peut aussi gagner un des lots approximatifs de \$25, \$15 et \$10, et avoir droit en outre à un lot de \$5, s'il se termine par les deux derniers chiffres de l'un des deux premiers gros lots.

LE GÉRANT S. E. LEFEBVRE,
81 Rue St-Jacques, Montréal, Canada

LE "SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

TREADWELL & TESCHNER

32 and 34 Frankfort Street, New-York

MAISON FONDÉE EN 1859
HENRY R. GRAY
CHIMISTE-PHARMACIEN
122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les convents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY
CHIMISTE-PHARMACIEN
122 RUE ST. LAURENT, MONTREAL.

A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRÉ (hebdomadaire). — Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie., 5 rue de Mézières, Paris.
LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE. — Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.
LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle. — Ecrire à M. E. Bouhaye, 31 rue de Chabrol, Paris.
LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne. — Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.
LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois. — Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.
L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX. — PARIS: Lucien Faucon, directeur, 13 rue Cujas. NEW YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.
JOURNAL DE LA JEUNESSE. — Abonnement: Un an, 20 frs., Six mois, 10 frs. Bureaux à la Librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.
CORDONNERIE. — Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PARLEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris. — *Spécimen franco sur demande.*
LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (journal hebdomadaire). — Prix d'abonnement 12 frs. 30, No 1 rue Racine, Place Louvois, Paris France.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE
PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME



REGULATE THE
STOMACH, LIVER AND BOWELS,
AND
PURIFY THE BLOOD.
A RELIABLE REMEDY FOR

Indigestion, Biliousness, Headache, Constipation, Dyspepsia, Chronic Liver Troubles, Dizziness, Bad Complexion, Dysentery, Offensive Breath, and all disorders of the Stomach, Liver and Bowels.

Ripans Tablets contain nothing injurious to the most delicate constitution. Pleasant to take, safe, efficient. Give immediate relief.

Sold by druggists. A trial bottle sent by mail on receipt of 15 cents. Address
THE RIPANS CHEMICAL CO.
10 SPRUCE STREET, NEW YORK CITY.

E. G. SIMARD, B. C. L.

(DE SIMARD & SIMARD)

NOTAIRE PUBLIC

15 RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

ATTRACTION SANS PRECEDENT
Plus de un Quart de Million distribué



LOTÉRIE DE L'ÉTAT DE LA LOUISIANE

Incorporée par la législature pour des fins d'éducation et de charité, reconnue dans chacun des autres dix mois de l'année, en 1879, par une majorité écrasante du vote populaire, et devant continuer jusqu'au 1er janvier, 1895.

Les grands tirages extraordinaires ont lieu semi-annuellement (en Juin et en Décembre), et les tirages à NOMBRE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Reputée depuis vingt ans pour l'intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons personnellement les tirages mêmes, et que ces tirages sont faits avec honnêteté, impartialité et bonne foi envers tout le monde; et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "fac simile" de notre signature dans ses annonces.

Ed. L. L.

J. A. Emely
M. A. Habel

Commissaires.

Nous, soussignés, banques et banquiers, payons tous les prix gagnés à la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos comptoirs.

R. M. WALMSLEY, Président Louisiana National Bank
PIERRE LANAUX, Président State National Bank
A. BALDWIN, Président New-Orleans National Bank
CARL KOHN, Président Union National Bank.

LE TIRAGE MENSUEL DE \$5
AURA LIEU

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, Nouvelle Orléans

MARDI, 13 SEPTEMBRE 1892

Prix Capital . . . \$75,000

100,000 Billets dans la roue.

LISTE DES PRIX:

1 Prix de	\$75,000, soit	\$75,000
1 Prix de	\$20,000, soit	\$20,000
1 Prix de	10,000, soit	10,000
1 Prix de	5,000, soit	5,000
2 Prix de	2,000, soit	5,000
5 Prix de	1,000, soit	5,000
25 Prix de	200, soit	7,500
100 Prix de	200, soit	20,000
200 Prix de	100, soit	20,000
300 Prix de	60, soit	18,000
400 Prix de	40, soit	20,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 Prix de	\$100, soit	\$10,000
100 Prix de	60, soit	6,000
100 Prix de	40, soit	1,000

PRIX TERMINAUX

999 Prix de	\$20, soit	\$19,980
999 Prix de	\$20, soit	\$19,980
3,131	Prix se montant à	\$265,460

PRIX DES BILLETS:

Billets Complètes, \$5; Deux-Cinquièmes, \$2; Un-Cinquième, \$1; Un-Dixième, 50c; Un-Vingtième, 25c.

Prix des Clubs: 11 Billets complets ou leur équivalent en fractions pour \$50.00

Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'express à nos frais, pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous payons tous les frais d'Express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez:

PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible. Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à toutes les loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes des prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux, après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, franchises de port.

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des Etats-Unis, un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier Janvier 1895.

Nous mettons le public en garde contre les contrefaçons et les nombreux billets de certaines loteries qui montent aujourd'hui le marché, sans garantie valable. Insistez que les agents vous vendent des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, si vous voulez profiter des avantages immenses qu'elle offre au public.